N° 123 DÉCEMBRE 1929

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

Directeur : M.-V. BERNADOT, O. P.

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

La Sainte Vierge et le Saint-Sacrement

(suite)

Le *Fiat* terrible de la Croix. Nous ne sommes plus à accepter Dieu dans le don de Dieu. Nous sommes loin de la joie sans nom, éprouvée à la venue de l'ange, et du Magnificat. La crèche fait place au gibet; les bras du bois d'infamie remplacent les bras maternels; les clous, l'étreinte sur son cœur. C'est accepté... *fiat*... Elle reçoit, en perdant de vue celui qui est tout pour elle, ceux qu'elle ne connaît pas, l'innombrable foule anonyme de tous les pécheurs rachetés; en saint Jean, elle conserve un fils unique, mais, si aimé qu'il soit, substitué, échangé, à la place du véritable, du Divin, — et, d'autre part, elle a notre misérable et interminable multitude. Et les douleurs de l'enfantement, qu'elle a ignorées à la naissance du Sauveur, se trouvent transportées là, multipliées et accrues

sans mesure, pour nous enfanter par une mort vécue et par une mort spirituellement partagée. Toutes les acceptations douloureuses se font là pour un sacrifice dont la suite se continue sans fin à notre messe. *Stabat*, et *stat*. Une fois le pardon conquis, l'offrande éternelle et pacifique, le seul sacrifice parfait, le pain de vie, sont, eux aussi, à ce prix.

Après ce *fiat* de la Croix qui a dû ne pas être articulé par autre chose que par l'âme, tant il était indiciblement affreux, et sur lequel se tait l'Évangile, le *fiat* de la première messe et de la première communion. Il n'y a plus de sabbat, plus de ce temple où l'on a passé sa jeunesse; l'ordre antique a sombré dans le crime. Le fils de sa chair n'est plus de ce monde; c'est le couchant du jour du repos divin si longtemps fêté, c'est le jour du Seigneur qui, peu à peu, s'établit; c'est le jour, non plus du repos divin, mais du travail; c'est à l'anniversaire de la lumière, l'aube du jour du Ressuscité, sorti du Tombeau, mais désormais, aussi, banni de l'Univers visible, — l'aube du monde nouveau dans tout l'inconnu d'un lendemain voué à l'Esprit seul, qui souffle où il veut, après avoir, pour nos yeux, flotté sur les eaux dans les premières ténèbres. C'est la fin d'un monde, si c'est le commencement d'un monde nouveau, et voici que se noue soudain, par un nouveau *fiat*, un lien profond et consubstantiel avec les êtres du passé comme avec ceux de l'avenir. C'est l'exil consenti d'abord et le revoir remis à l'heure où la Volonté de Dieu sera le mieux satisfaite. Le retard prolongé à retrouver son fils, corps et âme; chez elle et chez le préféré, chez saint Jean; les préférés attendent le plus et savent se sacrifier sans compter. Elle sait qu'en le retrouvant moins souvent, et autrement, ici-bas, elle le retrouve en réalité davantage, et qu'elle mérite davantage pour autrui, qu'elle obtient plus de grâces pour la foule des êtres à sauver, et

elle attend... *Fiat*... Elle attend, munie *du même sacrement que nous*, vivant de la même vie que nous vis-à-vis de son fils et de son Dieu, ayant à faire, pour l'accueillir, le même acte de foi que nous, chez elle plus inimaginablement méritoire que chez aucun être connu. Ce morceau de pain que Jean, dans un coin de sa demeure, lui tend, après avoir répété en tremblant les paroles et les gestes de celui sur la poitrine de qui il a reposé, dans la soirée qu'on n'oublie pas, *c'est* son fils, celui qu'elle a porté dans ses entrailles, dans ses bras, qui a été toute sa vie, la chair de sa chair, l'âme de son âme, qu'elle a tenu mort, sur ses genoux, sur qui, ressuscité, sorti du tombeau, elle a tenté de jeter la caresse de ses mains, pour s'entendre dire peut-être, même à elle, si tendre que fût l'accent : *Noli me tangere*... Qu'a dû être pour elle la première « fraction du pain », d'un pain gagné sans doute à la sueur de son front par le travail des mains du fils adoptif comme par celles du fils véritable, du fruit des entrailles, par le pêcheur des bords du lac comme par l'ouvrier de Nazareth? « Ceci est mon corps »..., dites-le, ô mon Dieu, à des âmes lointaines de l'être perdu, mais à la mère, à la mère de ce fils... le *Fiat mihi secundum verbum tuum* prend là une profondeur de foi sans nom, dans laquelle viennent en quelque sorte se blottir toutes les affirmations de notre foi, joyeuse, reconnaissante et consolée. Elle a partagé tout avec nous et, je le croirais volontiers, pour notre plus grand bonheur, avec moins de sensible joie. Je pencherais à croire que celle qui se tenait debout, à la croix, qui avait vraiment compris le fils qu'elle avait conçu par le cœur avant de le donner au monde, a traversé là parfois une insondable épreuve plutôt qu'elle n'y a sans cesse trouvé une série de soulagements miraculeux. De même que son fils a connu l'ennui, le dégoût et la peur, et qu'il a tout à la fois, vrai Dieu et

vrai homme, été abordé par la tentation, de même, vraie femme et vraie mère de Dieu tout à la fois, associée à ce qui peut être le moins fait pour elle-même, le plus pour l'œuvre du salut, elle a dit à nouveau *fiat*. Ce sacrifice unique de la croix, quelle cession volontaire aussi elle en fait en cette vie! le privilège qu'elle a eu d'amener le Fils de Dieu en ce monde et de l'offrir tragiquement en même temps qu'il s'offrait, elle s'en trouve dessaisie et elle s'en dessaisit... *Fiat*... pour l'Église, pour ses enfants d'adoption. Celui qui reste à ses côtés est le fils qu'elle ne peut plus adorer, mais qui peut lui offrir, par un office mystérieux, le fils qu'elle adore comme son Dieu; et le sens de la divinité de ce fils s'affirme encore par là chez elle et s'exalte. Après le sacrifice de la croix, après l'adoption humaine, le droit de faire revenir son fils sur la terre parmi nous, corps et âme, le droit sans exemple de l'Immaculée et de l'Élue, passe à l'indignité des prêtres que nous sommes (avec la seule transition, pour elle, du disciple le plus aimé). Série de deuils inouïs et de renoncements que dépassent seuls l'Incarnation et la Passion de son fils.

Ce n'est pas qu'il ne faille voir dans ces sacrifices et dans ces communions que le côté d'épreuve et de foi héroïque. Il n'existe, et atténué par combien d'autres heures de consolations inégalées, que de son côté : du côté de Jésus que doivent avoir été l'effusion de sa présence voilée, le cœur à cœur invisiblement profond, plus divin que le séjour des premiers mois dans l'être maternel. Mais il importe de signaler l'autre face de la chose, rendue moins apparente à notre imagination et souvent moins soulignée. Le pain de vie a été institué avant tout pour elle, — secours unique dans l'exil où languissait la plus exilée, sur terre, de toutes les créatures, — restitution par tendre amour filial de ce qui a été fourni par elle

en quelque sorte, — sainte revanche de l'aliment de l'âme rendant grâce du sang infusé, du lait donné, de tout le soutien apporté à l'enfance, de l'affection jalouse et sans bornes à plein cœur prodiguée, — souci de ne pas laisser « orpheline de fils », si le mot existait, et privée de la compagnie vivante d'un fils qui était son Dieu la créature la plus sainte de l'Univers et la *mère* la plus mère qui pût être, — pensée de répondre à l'aspiration secrète du cœur de Marie, à cette prière tacite qui, peut-être, avant même les entretiens de Capharnaüm, avait dû s'élever du fond de son âme... Ne nous semble-t-il pas l'entendre? « S'il « doit un jour me quitter sans que je puisse le suivre, si « je dois le donner au monde suivant les terribles avertis- « sements des Prophètes, qu'il me laisse quelque chose « qui soit plus qu'une trace de sa venue dans mon cœur... « que ce soit lui, lui encore, bien lui, tout lui... qu'il le « trouve! que je puisse me repaître, sinon de sa vue, à « laquelle je dois renoncer, au moins d'une présence « réelle de mon Dieu qui peut tout, de mon fils qui ne « peut m'abandonner! Si les Prophètes sont prophètes, « mon cœur l'est aussi. Et si je m'arrache ce fils unique « pour le donner à tous, qu'il soit gardé, rendu, multiplié « sous quelque forme pour moi, et pour tous. Vous êtes « le Tout-Puissant... mon fils et mon Dieu, vous ne « m'abandonnerez pas, pas même de votre corps qui a été « tiré de moi, ni du sang que vous avez puisé dans mon « cœur. Tu as créé toutes choses de rien... fais cela... « trouve ce qui peut être un sacrifice sans être un aban- « don, un don sans cesser d'être un mystère... Fais-le au « nom de notre amour, fais-le en mémoire de moi... »

Fait de ses vœux comme fait pour elle (et elle est seule à pouvoir le recevoir parfaitement, à satisfaire la double nostalgie du fils divin et de la mère toute pure), le pain de vie a été reçu par elle, pour la joie du Dieu vivant

comme par aucun être de ce monde. Que pouvait être cette reprise de l'âme de la mère par la tendresse du fils, et cette joie du juste Dieu de trouver une âme sans tache et presque sans limites pour s'y reposer? Il y a plus de joie au ciel, a dit Notre-Seigneur, pour un pécheur qui se repent que pour cent justes qui persévèrent, mais, en Marie, il y a, se fondant encore dans la joie intime et personnelle du fils blotti dans l'être de sa mère, toutes ces joies pour le Cœur de Jésus; tous les pécheurs lui doivent, à elle, le pardon divin, et tous les justes, l'auteur de leur persévérance.

Tout cela avec une accumulation de grâces croissant sans fin, jusqu'à la dernière heure, doctrine si consolante pour nous-mêmes, chez qui tout se passe, par une disposition spéciale de Dieu, dans une certaine inconscience, pour le mieux de notre humilité et pour le renouvellement toujours plus généreux de notre élan, mais qui, en Marie, avait toute la plénitude de la réalité de ce qu'elle nous exprime, et une plénitude qui, méritée surtout pour nous, est de celles où nous pouvons puiser sans cesse.

Nous voyons tout ce qui est sorti de ce *fiat* initial, suivi de tant d'autres. Voici la nouvelle Ève, son fruit de vie, contemplé porté par elle et auprès d'elle; regardons-le maintenant en lui-même.

Elle est donc là dans le passé à la source de tout l'ordre du salut, « causa vitae », cause de la vie, comme dit saint Ephrem, « causa nostrae laetitiae », cause de notre éternelle joie, comme le chantent nos litanies. Elle l'est maintenant, au cœur du sacrifice qui continue l'offrande de la croix, au sacrement qui sort du sacrifice, aux saintes réunions qui font de tous la famille sans limites du Père Céleste. Tous trois éléments liés et inséparables, avec des exigences de ressemblance pratique pour nous.

Elle l'est, venons-nous de dire, au Sacrement, à ce fruit du Sacrifice qui est le fruit de ses entrailles, et que toute notre foule de fidèles et de prêtres est venue ici adorer ; mais comment y est-elle ? est-il permis de plonger davantage dans le mystère, et de le faire sans erreur ? Il y aurait tant à dire sur ce qu'on peut appeler la généalogie de l'Eucharistie comme celle du Christ il y a deux mille ans ! Mais pour se restreindre à l'essentiel, il y a un rapport direct, infiniment étroit entre le « fruit de vie » et ce qui l'a porté. Quelque chose qui n'a pas de nom et qui touche presque à la personnalité sans l'être, passe là de l'un à l'autre avec d'ineffaçables caractères de ressemblances et d'union, une dépendance volontaire à côté d'une indépendance mutuelle. C'est le chef-d'œuvre de Dieu que toute relation paternelle et maternelle ! — relation bien faite à son image, que ce qui se distingue sans se séparer, ce qui consacre à la fois le lien le plus fort, et le droit le plus fort d'être en soi, tout en pouvant et devant revenir, par un amour mutuel, à une union encore plus haute et plus intime, sans faire disparaître pour cela aucune des existences personnelles !

Il y a là un lien de dépendance plus étroit que chez quiconque, pour la Vierge Mère, mais point les restes vivants d'une personne, une dérivation mystérieusement puissante et réelle, une ressemblance exquise, un rattachement indicible, mais point de mélange ou d'identité matérielle.

Une doctrine bien intentionnée, mais suspecte, et que Benoît XIV a très vivement malmenée dans un de ses écrits, au point d'en faire presque une hérésie, a voulu dire davantage, parler d'une présence personnelle, incorporée à l'hostie, et d'une permanence substantielle de Marie dans le sacrement de l'autel. Ni la théologie, ni la science, ni la piété, n'y trouvent, au fond, leur compte. Les

« reliques de Marie » qu'on a voulu voir là, et qui, n'étant nulle part, ne seraient que là, ne sont point, à proprement parler, au Sacrement de l'autel, mais, suivant la tradition unanime de l'Église, seulement en un autre monde. Dans l'hostie sainte, tout, au point de vue de la nature humaine, en dérive, tout s'y apparente, et avec une intimité inouïe, rien ne saurait s'y identifier.

Elle n'est point dans la sainte hostie au sens matériel du mot, mais dans le Cœur de celui que l'hostie contient, point avec une présence corporelle et personnelle indûment mélangée à l'autre présence, mais avec une fusion intime, toute spirituelle, qui est celle même de l'état des âmes bienheureuses.

Et surtout, « à côté », en un acte *d'assistance perpétuelle*, de perpétuelle compagnie. Qui nous séparera de l'amour de Jésus? disait déjà saint Paul sur cette terre; qui séparera ce fils et cette mère, cet être déjà tout entier en possession de son Dieu et Dieu lui-même, ce Dieu qui tient à elle plus qu'à aucun être dans l'univers, à elle, repos et joie, dans tout le créé, de ses yeux divins, de ses yeux trop purs pour voir le mal? Elle est là, en outre, parce qu'elle est toujours plus que de toute autre chose de ce monde près de ce qui est la multiple et unique présence du corps de son fils, et parce que son cœur est le ciboire spirituel, tout à la fois, des hosties, des communions, des communiants et des élus, les uns étroitement liés aux autres, en étroite dépendance les uns vis-à-vis des autres.

Si la présence matérielle de Marie n'est ici qu'indirecte et dérivée, les raisons et les réalisations de sa présence spirituelle sont innombrables. Elle est là, de par ce que comporte la vision béatifique. Par rapport au Dieu incarné, présent dans l'hostie, elle se trouve là d'une manière mystérieuse et profonde par l'union de la vie éternelle, plei-

nement acquise. Par rapport à nous, la doctrine commune et si consolante de l'Église sur la vision béatifique vis-à-vis du monde, est ici portée au comble : si, outre l'union à Dieu seul, le centre de notre rattachement à l'univers, et de notre attention à l'égard de cet univers, est ce à quoi, en ce monde, nous avons été le plus lié par la nature et par la grâce, — à quel degré, avec quelle concentration n'est-elle pas autour de ce qui est son fils vivant sur la terre, y répétant son sacrifice, y opérant son œuvre de salut, y plongeant jusqu'au cœur des âmes sauvées? Pour en avoir une plus rigoureuse idée, songeons à l'état réel et actuel des saints, si différent de leur état sur la terre où nous voyons surtout leur exemple et leur épreuve, tandis qu'il est maintenant, par l'effet du bonheur éternel, la plus inimaginable participation à l'essence, à la joie, et à l'activité divines. Pour celle-là qui touche à l'ordre divin par-dessus toute autre sainteté créée, elle est, en outre, déjà en possession de tout, elle ne quitte plus celui qu'elle aime et n'a pas à le trouver davantage (une seule chose lui manque encore, comme à Dieu lui-même : *nous*, et c'est aussi pour cela qu'elle nous presse de nous rendre à elle et à lui).

Elle est là, par affection personnelle de la personne à la personne; ce qui est réservé à la Mère unique par le Fils unique, à la Mère de Dieu par le Fils de Dieu. Tout se concentre en ce monde autour de ce que son fils a voulu y laisser de lui-même, dans son état actuel; tout, en elle, obéit au mouvement de l'âme bienheureuse dans l'Esprit-Saint; comment ne serait-elle pas cœur à cœur, là où, dans l'hostie, bat le cœur de son fils, maintenant qu'il n'y a plus d'obstacle terrestre à être là où l'on veut être, là où l'on doit être?

Elle est là, de par le rôle des êtres vierges. L'Écriture, par la bouche du disciple bien-aimé, nous dit que les

vierges suivent l'agneau partout où il va; si cela est vrai de toutes les âmes, que dire de celle-là? et la chose est dite de l'Agneau, c'est-à-dire plus particulièrement du Christ sacrifié, qui est ici.

Elle est là de par ce qu'on peut appeler sa médiation universelle qui la rattache immédiatement au Médiateur. Comme elle a été en quelque sorte médiatrice d'origine (c'est par elle que nous avons Jésus), elle est médiatrice par préférence et par perfection dans l'acte unique de Dieu qui ramasse, unit et coordonne tout l'ordre naturel et surnaturel de ce monde, comme elle est médiatrice par leçon de réalisation pratique autant que par intime participation à la même vie divine, et par aide volontaire, miséricordieusement compatissante, vis-à-vis de nous.

Elle nous donne de la sorte le sens de tous les paradis, celui que, dès ici-bas, nous rouvre la nouvelle Ève, porteuse du Fruit de Vie; celui que nous réserve à jamais pour demain, la Mère de Dieu et des hommes. Sous l'arbre de la Croix, elle a déjà deux premiers nés : au *Consummatum* de son fils, deux fruits vivants, le bon larron, premier fils de Marie au ciel, comme saint Jean a été le premier sur la terre. « Hodie mecum eris in Paradiso », et « Ecce filius tuus »; et toute la foule des sauvés suit vers le paradis ce flot de grâces qui emporte les âmes, de l'arbre de vie, de la croix, du fruit de vie, à jamais conservé, qui y pend, jusqu'au Ciel.

Sur terre nous avons donc, invisiblement, dans l'ombre du sacrement d'amour l'assistance perpétuelle de Marie, à côté de la présence réelle du corps de Jésus. Ailleurs, c'est la présence réelle du corps de Marie, avec rattachement substantiel de tout le créé.

Nous touchons ici à un mystérieux trésor dont on entrevoit toujours mieux les richesses, à mesure que les siècles, et les grâces accumulées au cours des siècles, soulèvent,

dans la vie de l'Église, un coin du voile. Ces reliques de Marie, cette présence personnelle de Marie, qu'une dévotion mal éclairée avait voulu voir matériellement subsistantes jusque dans le Sacrement de l'autel, ne sont point parmi nous ; elles *ne doivent pas y être* si nous voulons comprendre le privilège du fils, la grandeur du plan divin à notre égard, et le sens même de notre vie spirituelle. Elles sont tout entières au ciel. C'est d'abord parce que son fils, à qui elles appartiennent plus qu'à nul autre, a voulu les posséder avant l'heure à lui seul (mais comme nous le verrons mieux tantôt, par là même, pour le bien de tous, puisqu'il ne s'est fait homme que pour nous). Peut-être aussi la résurrection de la chair, qui n'est sans doute pas nécessairement liée à notre salut, à notre bonheur en l'autre vie, a-t-elle été surtout amenée dans le plan divin par celui qui a voulu ne rien perdre de sa Mère, et ne rien refuser à ceux qui, grâce à elle, étaient, par lui, devenus les fils du Père éternel. L'Assomption se présente à nous comme l'antithèse et le complément du sacrement de l'autel, en ce qui concerne le sort du corps de Marie, comparé au sort du corps de Jésus ; au point de vue de nos sens, c'est l'absence totale, en regard de la présence réelle ; il découle de là toute une série de lumières pour notre esprit, et d'enseignements pratiques pour notre vie. Pourquoi, pourquoi, en nous donnant son corps, le fils de Marie a-t-il voulu nous enlever jusqu'aux moindres restes de celui de sa Mère ?

Marie et l'Eucharistie forment un double testament de Jésus-Christ, et le mot de testament a été prononcé, le geste qui constitue un legs a été fait par le Seigneur pour l'une comme pour l'autre. Double testament dont nous sommes les légataires et qui vient établir la permanence d'un corps humain vivant après la mort, l'un sur la terre, l'autre au ciel. Tous deux gages certains pour notre salut

d'un point de départ et d'un point d'aboutissement. Ce corps humain de la mère de Dieu déjà en possession de la plénitude de la vie divinisée est en quelque sorte, pour nous, le sacrement du ciel, le fruit du triomphe que l'Homme-Dieu nous a acquis par sa Passion, et que le Fils de l'homme nous réserve à la suite de sa mère, au dernier jour. Dieu incarné, descendu jusqu'à nous, pain quotidien de notre vie éternelle, et nous, montant vers lui, déjà en lui par notre cœur selon la terre; Dieu descendu, et nous montant vers lui, dans le sillage de Marie, ayant, sur les lèvres et dans le cœur, le corps à jamais ressuscité et vivifiant du Dieu vivant, le « pain de vie » : « Ave verum corpus natum de Maria Virgine »....

L'Eucharistie, surtout faite pour soutenir et permettre à Marie de vivre jusqu'à l'Assomption, appelle à son tour l'Assomption comme complément inséparablement uni, en ce qui nous regarde. Et, dans l'histoire de l'Église de demain, si jamais se fait la définition d'un dogme qui est déjà l'universelle tradition, la perpétuelle croyance, liturgiquement fêtée, de l'Orient comme de l'Occident, elle sera amenée, par la compréhension toujours plus profonde, l'exaltation toujours plus rayonnante du sacrement de l'amour, à nous dire après : « Ceci est mon « corps », consolation, salut, vie et joie de la terre, « ceci « est le vôtre », déjà au ciel dans la personne de Marie. Comprenez-vous toute l'ivresse d'un triomphe divin qu'il y a dans cette sorte de réponse vécue, où le corps glorifié de l'humanité sauvée, en la personne de celle qui la représente le plus et le mieux, montre le prix, le sens, la puissance d'amour que nous prouve le corps de Jésus, sacrifié, anéanti, ressuscité, inépuisablement donné et redonné à nous? Et pourquoi l'un de ces gages doit finir avec le temps, pour faire place à plus qu'un gage, pour aboutir à une union qui dépasse toute communion, tan-

dis que l'autre se retrouvera seulement reproduit, multiplié au ciel, comme le sont nos hosties de la terre, en la personne de chacun de nous? Allons, par la pensée, du tabernacle, prison d'amour de notre Dieu, au ciel, libération de tout notre être dans l'infinité de Dieu. Il y a, d'un côté, le gage de sa présence totale parmi nous, pour le temps. De l'autre, avec Marie, celui de notre présence intégrale, auprès de lui, pour l'éternité. Lui, se fait moins qu'une chose ici-bas, dans cette pauvre hostie qui n'est plus même ce qu'elle paraît être et où rien ne transparaît de ce qu'elle est devenue. Nous, en cette mère commune d'un Dieu et des hommes, nous nous savons déjà déifiés, et pour toujours, sans confusion sans doute, mais au sein d'une indicible fusion. Car l'infinie bonté, la tendresse sans nom de Dieu pour nous, ont voulu, d'une part, le premier de ces gages dans l'anéantissement du bienfaiteur, dans le plus complet sacrifice de soi, au bout lui-même de la prolongation perpétuée du sacrifice de la croix; l'autre, dans la joie, dans toute la vie de l'union divine, dans l'expansion la plus inouïe de l'être créé fondu avec son Créateur. L'un, le sacrement de sa passion douloureuse, l'autre, le trophée de l'éternelle joie dans l'éternelle vie qui nous associe à la Divinité.

A côté de ces lumières entrevues, et de ces bonheurs un instant contemplés, quelques enseignements s'ajoutent, à signaler en peu de mots, mais avec force. Marie telle qu'elle est actuellement, Marie de l'Assomption, nous tire à elle vers le ciel. Tout est fait sur terre pour suivre son mouvement. Et ce sens donné par l'Immaculée est le sens inverse de celui où nous porte, jusque dans notre piété trop souvent, la trace du mal originel, la tendance non seulement à ne regarder que la terre, mais à faire servir le ciel lui-même aux fins de la terre, plutôt qu'à faire de toutes les choses de la terre, la matière première,

la préparation du ciel. Il y a en outre, à côté de bien d'autres, une leçon à tirer de cette absence totale parmi nous des restes humains de Marie : la suprême spiritualité de sa vie actuelle parmi nous, à titre réel comme à titre exemplaire, à titre de personne vivante et agissante, comme à titre de modèle. Celle qui a servi à incarner Dieu, celle grâce à qui nous est actuellement donné en pâture le pain de vie, le corps véritable du Christ, se trouve, de par une volonté tout à la fois surprenante et profondément logique du Tout-Puissant, la créature la plus désincarnée de la terre. Elle nous prêche, dans l'Esprit-Saint, le pur esprit, ne vit que spirituellement parmi nous, et insiste pour que nous soyons comme elle, si nous voulons parvenir là où elle est et nous attire de toute sa force. Celle qui nous a valu l'Incarnation et l'Eucharistie, ne subsiste au milieu de nous par rien de corporel qui lui appartienne; elle semble nous répéter avec son fils, dans l'esprit même de son fils : « Il vaut mieux pour vous » (comme pour moi pourrait-elle dire, elle, dans son exil dont seule une mort d'amour, toujours trop retardée, l'a fait sortir; mais elle ne pense qu'à nous), « il vaut mieux « pour vous que je m'en aille; vous aurez l'Esprit-Saint « qui vous répétera toutes choses, qui répétera en quel- « que sorte, en vous, ce qu'Il a fait en moi, vous faisant « concevoir et vivre ce Jésus que je vous ai donné d'au- « tant plus que vous direz votre *fiat* à toutes les volontés « de Dieu. »

Que notre piété suive cet enseignement! Que, selon la Préface de la Nativité (celle même du Saint-Sacrement que nous fêtons), et comme par un retentissement toujours nouveau de notre *Credo*, « par l'amour de tout ce « qui rend Dieu visible, nous remontions sans cesse à « l'amour de ses réalités invisibles »! Le *fiat* de Marie, l'Incarnation, l'Eucharistie, sont les gestes divins pour

nous faire aboutir à l'abîme vivant de la Trinité Sainte.

Elle est là pour nous aider à vivre et croître par Jésus dans le Saint-Esprit. Et qui saurait jamais dire ce qu'elle est pour l'exaucement, dans tout ce qui peut servir ou tout au moins ne pas être inutile à notre salut?

Marie et l'exaucement, c'est presque une même chose. L'exaucement, en ce qui nous concerne, c'est une part infime du secret de son cœur, de ce qu'elle voudrait pour nous. Une mère veut pour ses enfants bien plus que tout ce qu'ils pourraient rêver pour eux-mêmes.

L'exaucement avant l'heure (et peut-être parce qu'elle a, en quelque sorte, infiniment exaucé, par son *fiat,* la divine impatience).

L'exaucement par raison d'origine. Venue du péché sans être atteinte par lui, fille du péché dans l'éternelle prescience, avec son obligation tragique de rachat au premier plan, une sorte d'exigibilité dans la miséricorde la domine et lui fait aimer, poursuivre, revendiquer jusqu'au pire d'entre nous. Quelque chose de particulier lie d'ailleurs Marie au pardon, par la suprême ignorance de tout mal qui permet d'intercéder plus facilement pour tout ce dont on ne connaît ni l'horrible profondeur, ni l'ineffaçable souillure. Marie *ne sait pas,* du péché, *ce qu'il est.* Dieu *sait surtout ce qu'il n'est pas.* Tous deux ont horreur de ce qu'il produit, et l'on va jusqu'à la « folie de la Croix » pour l'effacer. L'intercession de cette ignorance bienheureuse, s'adressant à cette autre sainte et absolue ignorance. permet à la fois la requête et le pardon..., et le Calvaire paye tout. Et l'hostie muette est là qui attend, prête à tout donner après avoir tout effacé.

L'exaucement par préférence. Voici la plus aimée, la plus écoutée de tous les êtres, et avec un droit naturel, point révoqué, d'autorité maternelle dans les choses de ce monde.

L'exaucement par universelle médiation, dans un ordre où tout reproduit d'une autre manière l'histoire originelle de notre salut, la grâce se modelant sur l'Incarnation ; et qui traduit, en une série de moyens qui se développent, l'unique acte d'amour de Dieu en lui-même à l'égard de tout ce qui n'est pas lui.

L'exaucement, surtout, là où il y a la présence personnelle du Fils de Marie, en ces messes et ces communions où c'est le fils de Marie qui nous est donné.

Ici, nous sommes réunis par la grâce de Dieu, autour du Saint-Sacrement et près de Marie ; nous le sommes, nous qui devons demander, pour recevoir des grâces. Demandons-les.

Les grâces demandées, qui pourrait les compter?... Mais une grâce générale s'impose, avant toute autre ; c'est celle qui se modèlerait sur le premier miracle de Notre-Seigneur, opéré à la requête de Marie, le miracle de Cana. Tout eucharistique en figure, tout eucharistique à réaliser en fait, ici, ce miracle, demandons-en la suite à notre Dieu, avec celle qui obtient tout, même « avant l'heure » ; demandons-lui le vin qui manque à la fin de ce repas de noces où Dieu est convive, — je veux dire à la fin, toujours plus rapprochée, de notre monde vieilli. Donnez-nous, Seigneur, grâce à Marie, le « vin qui manque », ce qui exalte, ce qui enivre, ce qui transforme et réconforte, réservé aux derniers jours et hâté dans son accomplissement. Qu'il soit plus généreux même que celui du commencement ! que les Saints des derniers jours soient plus saints encore et plus aimants que leurs aînés ! Dissipez, par le vin mystérieux de la fin, les tiédeurs, les incertitudes, les lassitudes, les angoisses du vieux monde. Que votre sang qui est ce vin fasse disparaître tout cela dans nos âmes et dans nos veines (si le vin n'enivre et ne réjouit que par le sang qu'il met en mouvement, que

sera-ce, qu'est-ce déjà quand c'est le sang du Fils de l'Homme, de l'Homme-Dieu, qui viendra davantage baigner nos âmes?) Multipliez vos messes où le vin, qui est votre sang, va porter votre mission rédemptrice dans les missions de toute la terre; que pas un coin du monde n'échappe à cette ondée vivante : missions toutes proches des foules civilisées mais redevenues païennes, missions lointaines des terres plus vierges, viatiques de la dernière heure, retours à Dieu des enfants perdus, gloire de Dieu sur la terre, joie et paix entre les hommes, sainteté, sainteté, sainteté surtout, avant toute chose et par-dessus tout, sainteté dont il y a une *famine* de par le monde.

« Ce qu'il y a de commun » entre nous et Marie, entre vous et nous, mon Dieu, comme entre vous et Marie, nous permet de vous le demander, même si l'heure n'est pas venue, et de l'obtenir; « ce qu'il y a de commun », c'est-à-dire les réalités de cette foi qui déplace les montagnes et qui change l'univers; et le mystère de ces *fiat* d'où datent des ères, si on le veut, dans le déroulement, à travers les siècles des siècles, de la Volonté de Dieu, exécutée par nos libres volontés. Pour cela, de toute votre âme, mes frères qui m'entendez ici, comme à Cana « faites ce qu'il vous dira » : écoutez-le. C'est Marie qui vous le répète, ou qui vous l'enjoint plutôt, à ce festin où se trouve son fils, et non plus seulement en qualité de convive.

Il ne s'agit pas, ce qu'on ne fait que trop, de remplacer la vraie vie spirituelle par la « vie dévote », au sens pauvre et rétréci d'un mot qui pouvait être si beau en son sens originel de « voué », de « dévoué ». Nous sommes devant des réalités. Ce sont des réalités qu'il faut fournir, des âmes et des vies qui doivent se donner. Un sacrifice réel est devant nous, il lui faut de notre part des sacrifices réels. Un sacrement réel est devant nous, il lui faut de notre part des *réalités vraiment consacrées*.

Nous sommes, avec cette présence réelle, et ces concours réels, dans un monde supérieur, où tout est non seulement vivant, mais la vie même, où tout est non seulement réel, mais d'une réalité au-dessus de toutes les autres, et vient soutenir en quelque sorte tout le créé en ne cessant d'agir sur lui au plus profond de son être.

Ce ne sont ni des notions abstraites, si exactes qu'elles soient, ni des effusions sentimentales, ni des considérations pieuses, que nous venons vous apporter ici, ce ne sont pas des « êtres de raison » qui s'agitent devant vous. Ce que nous voulons évoquer ici, c'est la vie même, la vie éternelle, ce pain de vie qui a été reçu tantôt dans vos entrailles et dans les miennes, après avoir été porté dans celles de l'Immaculée : c'est cette aube de vie qui se lève en rayonnant sur le monde, dans l'ostensoir, au-dessus de nos têtes inclinées. Il n'y a rien de plus vrai, de plus présent, de plus intime, et de plus éternel. Et ce à quoi je fais appel ici, ce n'est pas à l'attention bien disposée d'une assistance, mais à la vie de la Sainte Trinité, à la vie prodigieuse du Dieu vivant, à demeure en vous, grâce à la présence réelle et vivifiante du Verbe Incarné, qui a traversé ce matin votre être et le mien; à cette vie de la Trinité Sainte qui réside en vous tant que le péché ne l'a pas chassée; à toutes ces réalités premières et souveraines qui ne peuvent passer et vis-à-vis desquelles nous avons le seul tort de ne jamais assez reconnaître leur prééminence absolue et leur toujours actuelle vertu. Écoutez, avec, au fond du cœur, le Dieu qui est venu à vous ce matin, et qui veille maintenant dans vos âmes.

Actuellement, à cet instant, comme à tout instant, mais à cette occasion nouvelle qui se souligne aux pieds de Notre-Seigneur présent dans l'Hostie sainte, Marie demande que Jésus croisse en nous : elle le guette en quelque sorte, et n'aspire qu'à le nourrir en nos âmes.

Qu'il y ait quelque chose de vivant, de plus vivant, de digne de Dieu et du Dieu vivant, qui sorte de vous à la faveur de cette grande poussée d'âmes, de prières et de grâces, venue de tous les coins du monde, de ce congrès qui vaut surtout, qui ne vaut que comme occasion d'un nouveau fruit de vie, poussé sur l'arbre de vie, et tendu vers vous par notre mère. Elle est auprès de son fils et de vous à cette heure. Elle nous porte, non seulement et par simple figure, sous les plis de son manteau, comme sur d'anciennes peintures et dans de saintes visions l'on s'est complu à l'entrevoir, mais vraiment et réellement dans son cœur très pur, blotti près du cœur de son Fils.

Et permettez-moi, pour terminer, de vous soumettre à ce sujet une pensée plus personnelle, mais qui est bien, je crois, dans l'esprit de l'Église comme dans le sens du maternel amour de Marie à notre égard. Nous lui redisons sans cesse, de tout notre cœur, ce Rosaire où toute l'histoire du salut du monde se déroule, dans le mystère de la Rédemption, jusqu'à la vie éternelle. Il doit y avoir pour elle, à notre endroit, *quelque chose d'analogue.* Ne suit-elle pas, n'égrène-t-elle pas, pour chacun de nous, grâce après grâce, épreuve après épreuve, triomphe après triomphe, le rosaire de notre salut? Les mystères joyeux, douloureux, et glorieux de ce qui est la vie de son fils dans nos âmes?... Ne se penche-t-elle pas avec une tendresse infinie vers ce pauvre rosaire humain de nos existences qui est la raison même de la venue du Seigneur parmi nous? Ne regarde-t-elle pas de toute son âme cette vie de Jésus, dans la vie de chacun de ces enfants auxquels elle ne cesse de songer, et cela, suivant les paroles de l'*Ave*, jusqu'à l'heure de la mort, de *notre* mort? ne s'unit-elle pas avec les derniers grains à la joie du Ciel qu'elle nous a procurée, à côté d'elle?

Donnez-lui la joie de l'égrener jusqu'au bout, ce rosaire

humain et divin à la fois, pour chacun de vous, avec un cœur débordant de bienheureuse tendresse.

Je terminerai en l'adaptant aux temps et aux lieux auxquels elle peut s'appliquer toujours par quelque point, quoi qu'il arrive, comme il sied aux paroles des saints, remuées dans leurs âmes par le Saint-Esprit; je terminerai, dis-je, par la prière d'un grand moine d'Orient, saint Théodore Studite, dans un sermon sur la Dormition de la sainte Vierge :

« Au nom de ce Fils que vous nous avez donné, devenu le pain de vie, que vous nous avez valu, au nom de ce fils présent parmi nous, avec lequel vous vous trouvez à cette heure comme à toute heure, et pour l'amour duquel, même si l'heure d'une grâce n'est pas venue, vous avez pouvoir de la hâter, vous qui êtes, désormais, pénétrée dans le Saint des Saints au milieu des chants de triomphe et d'allégresse, daignez bénir, ô Mère de Dieu, le monde tout entier » (ce monde, il a voulu être ici représenté). — « Donnez la paix à l'Église » (où et quand, de cette paix, n'a-t-elle pas besoin?), — la victoire à la Vérité » (nous avons ici celui qui ne ment pas, et son Église infaillible). — « Protégez le pays » (ce beau pays, il le mérite et il vous aime). — « Repoussez les Barbares » (il y en a toujours à craindre partout, de race ou d'âme). — « Soyez propice à tout le peuple chrétien » (voyez toutes les foules accourues, croyantes ou non, mais toutes par vous appelées). — « Enfin pardonnez-moi mon audace d'avoir osé parler de vous — Amen. »

Prince Vladimir Ghika.

A l'aube de Noël : la messe des bergers

« *Lux fulgebit hodie super nos* : La lumière brillera aujourd'hui sur nous. »

(Introït de la messe de l'aurore.)

Dans les trois messes de Noël, l'Église ne se contente pas d'honorer le seul fait de la nativité du Sauveur, mais déjà elle célèbre avec une royale magnificence le rayonnement de sa gloire : « Hodie Christus natus est, *hodie Salvator apparuit* (1). » Tandis que la première messe, celle de minuit, est, comme il convient, plus spécialement consacrée au mystère du Christ naissant selon la chair, les deux suivantes se rapportent à la manifestation de ce divin Sauveur, manifestation qui commence d'une manière très discrète et très contenue dans la messe de l'aurore pour s'épanouir complète et radieuse dans la messe du jour (2).

La messe de l'aurore, par suite de la place intermédiaire qu'elle occupe dans la liturgie de Noël, se trouve

(1) Antienne de *Magnificat* (II^e^ vêpres de Noël). — L'antienne de *Magnificat* (II^e^ vêpres) est de toutes les pièces de l'office celle qui, généralement, résume le mieux l'objet d'une fête. La chose est facile à constater pour les plus grandes solennités du cycle liturgique. Ainsi, par exemple, l'antienne de *Magnificat* de l'Épiphanie rappelle le triple mystère de l'adoration des bergers, du miracle de Cana, du baptême dans le Jourdain.

(2) Cf. notre article : *La fête de Noël*, paru dans *La Vie Spirituelle* (décembre 1928, p. 280).

au point de vue de la solennité extérieure moins avantagée que les deux autres, dont l'origine est un peu plus ancienne (1). La station n'est pas fixée dans une des grandes basiliques patriarcales telles que Sainte-Marie-Majeure ou Saint-Pierre, mais dans un sanctuaire de condition plus modeste, Sainte-Anastasie, qui figure, il est vrai, en qualité d'église de la cour impériale, au premier rang des *tituli* romains. Aujourd'hui, malheureusement, le peuple fidèle ne s'intéresse plus guère à la messe de l'aurore, n'ayant jamais l'occasion d'y prendre part, du moins sous sa forme normale de messe solennelle. Cependant, cette seconde messe de Noël n'a rien perdu de l'intérêt qui lui est propre, ni du charme tout à fait spécial que lui assure son mélange exquis de douceur et d'intimité.

Les anciens sacramentaires la désignent sous le titre de messe *mane prima*, parce qu'elle se dit de très grand matin. Dans notre missel, elle a retenu le nom plus gra-

(1) Les sacramentaires gélasien et grégorien ainsi qu'une homélie de saint Grégoire (VIII, 1) mentionnent expressément l'usage de célébrer trois messes le jour de Noël. Au commencement du V^e^ siècle il n'y avait encore qu'une seule messe, celle du jour, qui se célébrait à Saint-Pierre. La messe de la nuit s'introduisit à Rome dans le courant du V^e^ siècle, probablement après la construction de Sainte-Marie-Majeure (vers 435), où s'est toujours tenue la station nocturne. A Jérusalem, le jour où on fêtait la naissance du Sauveur (6 janvier) il y avait une station de nuit à Bethléem et une messe de jour à Jérusalem même. Mgr Duchesne suppose, non sans raison, que Rome imita cet usage (cf. *Origines du culte chrétien*, 4^e^ éd., p. 270). Quant à la messe de l'aurore, ce fut d'abord une messe en l'honneur de sainte Anastasie de Sirmium, dont la fête patronale coïncidait avec la fête de Noël. Dans le sacramentaire grégorien on trouve la messe de l'aurore jointe à celle de sainte Anastasie. Aujourd'hui on se contente de faire mémoire de cette sainte.

(2) Cette église, située au pied du Palatin où siégeait le gouvernement, était devenue par le fait même la basilique de la Cour. Les fréquentes allusions de la messe de l'aurore à la royauté du Christ (Introït, alleluia, offertoire, communion) ne sont peut être pas sans rapport avec le lieu de la station.

cieux encore et plus suave de *missa in aurora*, « messe de l'aurore ». Appellation aimable, qui suggère très finement le caractère particulier de cette messe dans laquelle on retrouve quelque chose de la fraîcheur et de la paix que respire la nature au moment où va paraître le soleil. Qu'est-ce en effet que l'aurore? C'est, au sens propre du mot, la lueur qui précède à l'horizon le lever du soleil. Car, avant de se montrer lui-même à nos regards, l'astre du jour projette sur le ciel une clarté toujours croissante qui nous avertit de son approche. Dans la messe qui porte le nom de « messe de l'aurore », il s'agit non plus du soleil naturel, mais de Celui dont il est la très faible image, le Christ Jésus notre Seigneur, qui lui-même avant de rayonner sur tout l'univers a voulu faire sentir à quelques créatures plus rapprochées de lui l'influence salutaire de sa vertu divine. N'est-ce pas justement le spectacle délicieux d'une aurore que l'Église nous propose dans l'évangile dont elle fait lecture en cette seconde messe de Noël? La scène ravissante de l'adoration des bergers est-elle autre chose que la toute première ostension du Christ qui vient de naître? Couché dans sa crèche, enveloppé de ses langes, notre Sauveur, sans rien laisser transparaître au dehors de sa gloire céleste, illumine des premiers reflets de sa splendeur naissante la Vierge Marie, saint Joseph, les petits bergers et tous ceux qui représentent à Bethléem la portion fidèle du peuple juif.

L'antienne de l'INTROÏT *Lux fulgebit* nous permet d'entendre le témoignage de ces créatures privilégiées qui eurent l'insigne bonheur d'entrevoir dans la lumière du Verbe les merveilles que promettait une si belle aurore :

> La lumière brillera aujourd'hui sur nous, car le Seigneur nous est né : et il sera appelé ADMIRABLE, DIEU, PRINCE DE LA PAIX, PÈRE DU SIÈCLE FUTUR, lui dont le règne n'aura jamais de fin,

Cet introït est doublement intéressant. D'abord parce qu'il nous permet de saisir sur le vif le soin que l'Église apporte à la confection d'un texte liturgique, la manière délicate dont elle en retire la substance de l'Écriture pour l'apprêter à sa façon. D'autre part, l'introït ayant, en règle générale, pour utilité propre de nous introduire aussi profondément que possible dans le mystère du jour, l'antienne *Lux fulgebit* mérite d'être considérée à ce point de vue comme un modèle du genre (1).

L'introït de la messe de l'aurore est emprunté à ce beau passage d'Isaïe dont il a été déjà fait lecture à l'office de nuit et où le prophète annonce en termes pathétiques l'avènement de l'Emmanuel. Mais de ce texte sacré l'Église fait l'usage qui lui convient. Elle en dispose avec une souveraine liberté. Elle le transforme et l'abrège, intervertit les mots ou les combine, en ajoute ou en retranche, non par une sorte de jeu, mais afin d'exprimer le mieux possible, avec non moins de suavité que de force, tout ce qu'elle veut dire et rien de plus. Il suffit pour s'en rendre compte de mettre en regard du texte d'Isaïe, d'après la Vulgate, celui de notre introït :

Isaïe (ix, 2, 6, 7)	Introït : *Lux fulgebit*
2 *Populus qui ambulabat in tenebris vidit lucem magnam : habitantibus in regione umbrae mortis*, lux orta est eis.	Lux fulgebit hodie super nos ;
6 *Parvulus enim* natus est nobis *et Filius datus est nobis, et factus est principatus super humerum ejus*, et vocabitur *nomen ejus*, Admi-	Quia natus est nobis Dominus : et vocabitur Admirabilis, Deus, Princeps pacis, Pater futuri sæculi ;

(1) Sur l'introït de l'aurore dans ses rapports avec l'introït de la nuit et celui du jour, cf. notre article : « Les trois introïts de Noël » (*Questions liturgiques et paroissiales*, décembre 1928).

	rabilis, *consiliarius*, Deus *fortis*, Pater futuri sæculi, Princeps pacis.	
7	*Multiplicabitur* ejus imperium, *et pacis* non erit finis.	Cujus regni non erit finis.

Nous voyons ici les trois versets du prophète (2, 6, 7) lourdement remplis de promesses divines, s'alléger et se fondre en une seule phrase claire, harmonieuse, bien équilibrée, qui se divise d'elle-même en deux parties principales, dont la seconde (*et vocabitur*) se juxtapose habilement à la première (*Lux fulgebit*) pour en épanouir le contenu.

Du long verset deuxième où le prophète annonce au peuple d'Israël enseveli dans les ténèbres de sa captivité la venue de la lumière, l'Église n'a retenu que les tout derniers mots : *Lux orta est eis*. Ils deviennent ici une affirmation claire et joyeuse qui s'adapte spontanément à la circonstance présente : Aujourd'hui la lumière brillera sur nous» : *Lux fulgebit hodie super nos*. N'est-ce pas la même exclamation qui jaillit de nos lèvres, lorsque nous contemplons, au début d'une journée qui promet d'être chaude et lumineuse, l'aurore qui empourpre l'horizon? *Fulgebit*, c'est le futur, car le soleil, dès avant de paraître, nous fait pressentir quel sera bientôt l'éclat de ses rayons.

Ce qui suit rattache très discrètement la messe de l'aurore à celle de la nuit qui a célébré le mystère de la naissance du Sauveur : *quia natus est nobis Dominus*. Nous retrouvons ici l'écho du message que les anges ont adressé aux bergers de Bethléem : *Quia natus est vobis hodie Salvator qui est Christus Dominus in civitate David* (Lc., II, 11). Ne nous en étonnons pas, puisque cet introït, comme nous l'avons dit plus haut, nous met en contact avec les premiers témoins de la manifestation du Christ se don-

nant au monde. Semblable à l'astre matériel, qui chaque matin ne se lève que pour donner à la terre sa lumière et sa chaleur, le Sauveur a voulu ne descendre ici-bas que pour notre salut, *natus est* NOBIS, afin de devenir en lui-même notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption : *Qui factus est* NOBIS *sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio et redemptio* (I Cor., I, 30). Dans la liturgie de Noël, l'Église revient avec complaisance sur cette vérité que nous entendrons une fois de plus dans l'introït de la messe du jour : *Puer natus est* NOBIS *et Filius datus est* NOBIS.

Voici maintenant la seconde partie de notre antienne : *Et vocabitur Admirabilis, Deus, Princeps pacis, Pater futuri saeculi : cujus regni non erit finis.* Ce n'est pas autre chose que le développement de cette première affirmation : *Lux* FULGEBIT *hodie super nos.* Renfermant en l'espace d'un seul jour (*hodie*) toute la vie du Seigneur, l'Église nous découvre successivement les divers aspects de l'œuvre divine que le Christ doit accomplir ici-bas depuis sa naissance jusqu'à l'éternité. Des six noms que le prophète Isaïe donnait à l'Emmanuel, il n'en reste que quatre, mais les plus beaux, les plus riches de lumière : *Admirabilis, Deus, Princeps pacis, Pater futuri saeculi* (1). Chacun de ces titres représente plus spécialement, nous allons le voir, une des quatre phases de la

(1) Dans l'introït deux noms sont omis : *consiliarius,* qui reparaîtra sous une autre forme dans l'introït de la messe du jour (*Magni Consilii angelus*), et *fortis*, sans doute parce qu'il est implicitement contenu dans le nom qui précède : *Deus.* Les quatre noms qui restent sont, à en juger par la mélodie, divisés en deux groupes : *Admirabilis, Deus, — Princeps pacis, Pater futuri saeculi.* Quant à l'interversion des deux derniers noms, elle fut probablement inspirée par le désir de suivre l'ordre chronologique. D'abord la victoire de la Croix (*Princeps pacis*), ensuite la gloire du Christ, chef de l'Église (*Pater futuri saeculi*).

mission du Sauveur : l'enfance, la vie publique, le sacrifice de la Croix, la glorification.

Admirabilis. — Il n'y a rien de plus admirable dans la vie de Notre-Seigneur que les mystères de son enfance. Depuis sa conception virginale l'enfant Jésus est pour tout son entourage et pour ses parents eux-mêmes la cause de continuels étonnements. Dans les années de son enfance et de sa jeunesse, le Sauveur ne laisse encore rien paraître de sa toute-puissance divine, mais en diverses circonstances, il manifeste, par ses actes et ses paroles, une si profonde sagesse, que ni la Vierge Marie sa mère ni saint Joseph ne peuvent en pénétrer le mystère. Rappelons-nous l'épisode de Jésus retrouvé au temple siégeant parmi les Docteurs de la Loi stupéfaits de la sagesse de ses réponses (1).

Deus. — Toutes les œuvres accomplies par le Christ Jésus au cours de sa vie publique, ses miracles et ses discours, ont pour but de convaincre les Juifs qu'il est vraiment le Fils de Dieu (2). Sa mort elle-même, œuvre de sa puissance, sera si merveilleuse, que le centurion ne pourra s'empêcher de rendre au Christ expirant sur la

(1) Dans les premières pages de son évangile, saint Luc note avec complaisance l'expression des sentiments d'admiration que provoquent les divers mystères de l'enfance du Sauveur : étonnement causé par les circonstances merveilleuses de la Nativité (*Et omnes qui audierunt* MIRATI SUNT *et de his quae dicta erant a pastoribus ad ipsos.* Lc., II, 18); admiration de la Vierge Marie et de saint Joseph, lors de la Présentation (*Et erat Pater ejus et mater* MIRANTES *super his quae dicebantur de illo.* Lc., II, 33); stupéfaction des Docteurs de la Loi écoutant les réponses de l'enfant Jésus (STUPEBANT *autem omnes qui eum audiebant super prudentia et responsis ejus.* Lc., II, 47); étonnement des parents du Sauveur le retrouvant au temple (*Et videntes* ADMIRATI SUNT. Lc., II, 48).

(2) Cf. Jo., X, 25 : *Opera quae ego facio in nomine Patris mei, haec testimonium perhibent de me :* « Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi ».

croix ce sublime témoignage : *Vere hic homo Filius Dei erat* (Mc., xv, 39).

Princeps pacis. — Prince de la paix, tel est le titre glorieux qui caractérise la troisième phase de la vie du Seigneur, car c'est au prix de sa mort victorieuse que le Christ Jésus assure la paix du monde. Saint Paul se plaît à nous le représenter opérant sur la croix par la vertu de son sang la pacification de tout l'univers, la réconciliation du ciel et de la terre : *pacificans* PER SANGUINEM CRUCIS *ejus sive quae in terris, sive quae in caelis sunt* (Col., i, 20) (1). La paix c'est l'héritage que le Christ ressuscité transmet à ses disciples comme le fruit précieux de son sacrifice : *Pacem meam relinquo vobis, pacem meam do vobis* (Jo., xiv, 27).

Pater futuri saeculi. — Cette dernière appellation « Père du siècle futur » désigne plus spécialement le rôle que le Christ glorifié continue de jouer vis-à-vis de l'Église dont il est le fondateur et le chef. Dieu a remis tout l'avenir du monde aux mains de l'Agneau vainqueur lorsqu' « Il l'a fait asseoir à sa droite dans les cieux au-dessus de toute principauté, de toute autorité, de toute puissance, de toute dignité et de tout nom qui peut se nommer, non seulement dans le siècle présent, mais encore dans le siècle à venir. Il a tout mis sous ses pieds et il l'a donné comme chef suprême de l'Église qui est son corps et sa plénitude » (Eph., i, 20-22). Son règne s'étendra jusqu'au-delà des siècles, car il n'aura point de fin, selon la promesse de l'ange Gabriel à la Vierge Marie (Lc., i, 33).

Cujus regni non erit finis. — Le texte liturgique s'achève sur cette dernière affirmation qui se réfère non plus au temps, mais à l'éternité. Ces derniers mots de l'antienne introduisent de la manière la plus simple le psaume

(1) Cf. Eph., ii, 14-16.

d'introït : *Dominus regnavit, decorem indutus est : indutus est Dominus fortitudinem et praecinxit se* : « Le Seigneur règne, il s'est revêtu de beauté, le Seigneur s'est revêtu de force, et il s'est armé » (Ps. XCII). C'est le même psaume que l'Église récite chaque dimanche à l'office de Laudes, au moment où le soleil jette sur la terre ses premiers rayons.

Soigneusement adaptée au mystère de l'aurore, la COLLECTE demande à Dieu de faire transparaître jusque dans notre opération les divines clartés que le Christ en naissant vient répandre sur nos âmes :

> Accordez, nous vous en prions, Dieu tout-puissant, qu'étant inondés de la lumière nouvelle du Verbe incarné, nous fassions resplendir dans nos œuvres ce qui luit en notre esprit par la foi.

Comme il est juste, la première partie de l'oraison rappelle le mystère qui s'accomplit à l'aube de Noël : le Verbe qui vient de naître nous inonde de sa lumière : *nova incarnati Verbi tui luce perfundimur*. Mais si, au commencement de ce jour, le Christ répand sa clarté sur le monde avec une telle munificence, *luce perfundimur*, que faudra-t-il dire lorsque nous le verrons atteindre le sommet de sa course et siéger au ciel dans tout l'éclat de sa gloire? Ainsi, dans la collecte, comme dans l'introït, l'Église nous fait discrètement entrevoir les splendeurs futures du Christ parvenant au terme de ses mystères.

La seconde partie de l'oraison, celle où l'Église présente à Dieu l'objet de sa demande, nous fait penser au spectacle d'une aurore dans ces contrées escarpées où la lumière du soleil naissant commence par empourprer de ses feux les sommets les plus élevés des montagnes avant que de descendre doucement, lentement dans la profondeur des vallées pour y remplir les hommes et les choses

d'une clarté toujours plus chaude et vivifiante. Telle est l'image qui représente le mieux, nous semble-t-il, la pensée de la collecte. L'intelligence, *mens*, qui est en quelque sorte la cime de notre âme, se trouve illuminée en ce jour de Noël par la splendeur du Christ naissant. N'est-il pas dit précisément dans la préface de la messe que, par sa naissance, le Verbe incarné fait briller aux yeux de notre âme la lumière nouvelle de sa splendeur : « Per Incarnati Verbi mysterium, *nova mentis nostrae oculis lux tuae claritatis infulsit* » ? Or, ici nous demandons à Dieu de faire en sorte que cette lumière de la foi qui luit au sommet de nous-même, *quod per fidem fulget in mente*, descende progressivement dans les régions inférieures de notre âme, pénètre jusque dans les replis les plus obscurs de notre sensibilité, circule à travers les fibres de notre organisme et transparaisse en chacune de nos œuvres : *hoc in nostro resplendeat opere*. C'est une demande toute semblable que l'Église adresse au Seigneur chaque matin, à l'heure de Prime, lorsque le soleil, symbole du Christ, fait luire sur le monde ses premiers rayons : *Sit splendor Domini Dei nostri super nos, et opera manuum nostrarum dirige super nos* : « Que le Seigneur notre Dieu nous couvre de sa splendeur, et que lui-même dirige l'œuvre de nos mains. » La collecte de l'aurore semble faire écho à l'enseignement de saint Paul qui recommandait aux chrétiens nouvellement convertis de se conduire en vrais fils de lumière : « Autrefois vous étiez ténèbres, mais à présent que vous êtes lumière dans le Seigneur, marchez en fils de lumière. Et le fruit de la lumière consiste en tout ce qui est bon, juste et vrai » : *Eratis enim aliquando tenebrae : nunc autem lux in Domino. Ut filii lucis ambulate : fructus enim lucis est in omni bonitate et justitia et veritate* (Eph., v, 8, 9).

C'est justement l'apôtre lui-même qui, dans l'ÉPÎTRE de la messe, se charge de nous rappeler, en quelques lignes très concises mais bien nettes, la grandeur du sacrement qui fit briller sur chacune de nos âmes la lumière du Christ :

> « Mon très cher fils : la bénignité et l'humanité de Dieu notre Sauveur nous sont apparues : ce n'est pas à cause des œuvres de justice que nous avons accomplies, mais selon sa miséricorde, qu'il nous a sauvés au moyen du bain de la régénération et en nous renouvelant dans l'Esprit-Saint qu'il a répandu sur nous avec abondance par Jésus-Christ, notre Sauveur, afin que, justifiés par sa grâce, nous devenions héritiers de la vie éternelle, selon l'espérance que nous avons dans le Christ Jésus, notre Seigneur. »

En insérant dans la liturgie de Noël ce passage de l'apôtre saint Paul, l'Église lui donne une signification particulière, à cause du lien qu'elle établit comme naturellement entre l'apparition du Seigneur naissant à Bethléem, et la manifestation qui se réalise sans discontinuité dans le cours des siècles au fur et à mesure que les âmes reçoivent la grâce du baptême. Lorsque notre Sauveur naquit selon la chair, ce fut l'apparition en ce monde de la bénignité et de la tendresse du Père céleste dont le Christ Jésus est l'image vivante et parfaite : *Apparuit benignitas et humanitas Salvatoris nostri Dei.* Mais cette apparition du Christ naissant se reproduit, pour ainsi dire, en chaque chrétien par la vertu du baptême si justement appelé dans le langage antique le sacrement de l'*illumination* parce que dans le même temps où il justifie les hommes le baptême répand sur eux les premières clartés du Verbe fait chair. A l'instant précis où la créature plongée dans l'eau régénératrice échappe à l'empire des ténèbres, elle se trouve envahie par une lumière divine qui remplit son âme, pénètre dans ses puissances, s'empare de son activité

et progressivement, sous l'influence croissante de l'Esprit-Saint, transforme peu à peu l'être tout entier à l'image de Celui qui est la splendeur de son Père. Sans doute cette illumination du baptême n'atteint jamais son complet développement ici-bas, tandis que nous demeurons dans les conditions de l'espérance, *secundum spem vitae aeternae*, mais un jour viendra où l'âme reprenant possession de son corps le fera resplendir de sa propre clarté. Alors les justes brilleront comme le soleil en la présence de Dieu : *Fulgebunt justi sicut sol in conspectu Dei* (1), et ce sera l'achèvement définitif du mystère de Noël.

Le chant du GRADUEL, toujours placé après l'épître, se présente habituellement comme une conclusion ou du moins un écho de la lecture qui vient d'être faite à l'assemblée des fidèles (2). L'Église y exprime volontiers les sentiments de foi et d'amour, de confiance et de tendresse dont les âmes se remplissent au fur et à mesure qu'elles reçoivent la parole divine. Le graduel de l'aurore est tout simplement, comme le demande la circonstance, un chant de louange où l'Église rend grâces au Verbe de Dieu de ce qu'il a fait luire sur nous sa lumière. Car le Verbe ne s'est revêtu du voile de la chair que pour proportionner à la faiblesse de nos yeux ses clartés éternelles :

> Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur,
> Lui-même Dieu et Seigneur il a fait briller sur nous [sa lumière.
> Telle a été l'œuvre du Seigneur et c'est chose merveil- [leuse à nos yeux.

Et ILLUXIT *nobis* : « Il a fait briller sur nous sa

(1) Antienne du commun des martyrs en temps pascal.

(2) C'est le cas d'un certain nombre de messes anciennes, comme les messes de Carême.

lumière (1). » — Nous sommes justement parvenus à la pointe du jour. C'est aussi l'heure où le Verbe fait chair, vrai soleil des âmes, va dorer le monde de ses premiers rayons. Dans un instant nous entendrons la lecture de l'évangile, et le récit de saint Luc, en sa fraîcheur exquise, nous permettra de prendre part à la toute première manifestation du Sauveur naissant selon la chair. Voici, du reste, que le chant du graduel avec son verset final : *A Domino factum est istud : et est mirabile in oculis nostris,* se place comme de lui-même sur les lèvres des pasteurs émerveillés de ce qu'ils viennent d'entendre et de voir au milieu de la nuit. Ils ont répondu avec docilité à l'appel divin et se sont mis en route vers la crèche. Or, de quoi put-il être question au cours de cette marche rustique, si ce n'est du *gaudium magnum,* de la joyeuse nouvelle qui leur a été notifiée par un ange de Dieu dans une éblouissante lumière?

> En ce temps-là, les bergers se dirent l'un à l'autre : Passons jusqu'à Bethléem, allons voir comment s'est accompli l'événement que le Seigneur nous a fait connaître.

L'ALLELUIA devient alors une sorte de refrain, le refrain joyeux des bergers qui se rendent en toute hâte au berceau de l'Emmanuel afin d'offrir l'hommage de leur foi à l'enfant nouveau-né. Ils savent qu'ils verront un grand roi très fort et très puissant, puisqu'au dire de l'ange cet enfant est le Christ, le Sauveur du monde : *Quia natus est vobis hodie Salvator qui est Christus Dominus.* Aussi les bergers n'hésitent-ils pas à célébrer par avance ses glorieux exploits, sa force et sa grandeur :

Alleluia, alleluia,
Le Seigneur a régné, il s'est revêtu de magnificence,

(1) « Illucesco » signifie proprement : commencer d'éclairer, poindre. Le terme est bien choisi pour désigner la lumière de l'aurore.

Le Seigneur s'est revêtu de force, il s'est armé de puis-
[sance.

Quel contraste entre le motif de ce chant triomphal et l'humble scène que nous réserve l'évangile de la messe! Mais l'office de Noël est rempli de ces oppositions de lumière et d'ombre qui donnent à la liturgie de ce jour tant de couleur et tant de vie.

L'alleluia nous faisait voir un prince environné de l'appareil de sa toute-puissance : *Induit Dominus fortitudinem*, et l'ÉVANGILE nous met en face d'un petit enfant posé dans une mangeoire d'animaux : *Et venerunt festinantes, et invenerunt Mariam et Joseph et infantem positum in praesepio*. Pourtant les bergers ne s'y tromperont pas, car ils auront vite fait de reconnaître dans l'humble crèche de la pauvre étable le signe qui leur fut donné par l'envoyé céleste : *Et hoc vobis signum : invenietis infantem pannis involutum et positum in praesepio* : « Voici la marque qui vous le fera reconnaître, vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et posé dans une crèche » (évangile de la nuit).

C'est maintenant que nous assistons au lever de notre divin Soleil. Le Sauveur, qui jusqu'ici demeurait enveloppé dans les ombres de la nuit, commence de faire jaillir les premiers rayons de sa céleste lumière. Une scène ravissante de fraîcheur et de grâce va nous le montrer baignant doucement de sa clarté naissante trois groupes de personnages : d'abord, et tout près de lui, ses propres parents, la Vierge Marie et saint Joseph, puis la petite troupe des bergers, enfin la multitude de ceux qui sont instruits par les bergers. Dans le récit de saint Luc, il est facile de distinguer ces trois groupes qui reçoivent la lumière du Sauveur, chacun selon sa mesure :

« Ils allèrent donc en toute hâte et trouvèrent Marie et

Joseph ainsi que l'enfant posé dans une crèche. — A cette vue ils [les bergers] reconnurent la vérité de ce qui leur avait été dit sur cet enfant. — Tous ceux qui entendirent furent dans l'admiration au sujet de ce qui leur avait été raconté par les bergers. »

Notre-Dame et saint Joseph ont eu leur part des clartés divines dès la naissance du Verbe. Ils ressemblent à ces cimes élevées qui en réfléchissant les premiers feux du soleil, deviennent à leur tour, à cause de leur blancheur éclatante, les foyers ardents d'une très pure lumière. La Vierge Marie et son virginal époux ne paraisssent si vivement illuminés par les rayons du Christ que pour faire ressortir à nos yeux la splendeur et la force de Celui qui vient d'être engendré selon la chair.

Voici que les bergers s'approchent du berceau de l'enfant Jésus. Ils sont les premiers témoins de la naissance du Verbe, comme plus tard les douze apôtres, futurs pasteurs d'un peuple nouveau, seront les premiers témoins du Christ ressuscité. Rien de plus conforme aux procédés de Dieu, qui ne choisit jamais pour l'accomplissement de son œuvre que les petits et les humbles afin de manifester davantage la sublimité de sa sagesse et la force de son bras. Car, Bossuet a raison de le dire, « tout est, pour ainsi parler, de même parure dans les mystères de Jésus-Christ (1) ». Les petits bergers qui se prosternèrent devant la crèche et tous ceux de Bethléem qui écoutèrent avec admiration leur naïf témoignage représentaient auprès du Christ nouveau-né la portion fidèle du peuple juif, celle qui devait reconnaître en Jésus son Sauveur et son roi. Car Jérusalem verra se reproduire plus tard, mais sous une autre forme et suivant d'autres proportions, la scène qui s'accomplit aujourd'hui sous nos yeux dans une bour-

(1) Élévations sur les mystères, XVI^e^ serm., 11^e^ élévat.

gade de Judée. Le Christ, vainqueur de la mort, se montrera à ses apôtres, et ceux-ci annonceront aux Juifs frappés de stupeur les merveilles du Christ ressuscité (Act., I, 12). Seulement tandis qu'à Jérusalem le Sauveur glorifié s'entretiendra avec ses propres disciples, quarante jours durant, sur le royaume de Dieu : *per dies quadraginta apparens eis et loquens de regno Dei* (Act., I, 3), ici au contraire, dans l'étable de Bethléem, de sa bouche divine l'enfant Jésus ne laisse tomber aucune parole. Il instruit les bergers en les éclairant au dedans, il les introduit dans son silence, dans sa paix, dans sa joie, et il remplit les cœurs d'amour et de reconnaissance.

Enfin, il y a un dernier groupe, le groupe de ceux qui n'ont pas vu le Seigneur, mais qui du moins ont écouté avec admiration le récit des bergers et reçu par le fait même un certain reflet des clartés divines.

Cependant pour que rien ne manque à un tableau si touchant, saint Luc nous représente la Vierge Mère prenant sa part de l'ineffable entretien des pasteurs et de l'Agneau. Elle qui sait de si grandes choses, elle ne parle pas, elle regarde et elle écoute. Uniquement attentive aux témoignages concernant le Christ notre Sauveur, elle les recueille avec soin et les repasse sans cesse en elle-même dans le fond de son cœur : *Maria autem conservabat omnia verba haec, conferens in corde suo.*

Les bergers repartirent l'âme inondée de la lumière du Verbe. Ils emportèrent avec eux cette paix céleste qui leur avait été promise par les anges :

> « Les bergers s'en retournèrent glorifiant et louant Dieu de tout ce qu'ils avaient entendu et vu comme il leur avait été dit. »

En même temps qu'ils glorifiaient Dieu dans ses œuvres, les bergers répandaient autour d'eux la lumière dont leur

âme s'était remplie auprès de l'enfant Jésus, de la Vierge sa mère et de saint Joseph. Ils s'étaient rendus au berceau de l'Emmanuel en chantant sa puissance et sa gloire; ils revinrent de Bethléem, où ils avaient adoré leur Dieu, en publiant l'avènement de son règne sur la terre. Dans l'antienne de l'OFFERTOIRE les bergers rendent hommage au Verbe qui vient en ce monde pour y fixer son trône et affermir par sa présence l'œuvre de ses mains :

> « Dieu a affermi le globe de la terre qui jamais plus ne sera ébranlé; c'est que dès aujourd'hui tu y as établi ton trône, toi, le Dieu qui existe depuis toujours. »

Puis, avant de disparaître à nos regards et de rentrer définitivement dans leur impénétrable mystère, les bergers transmettront à la ville sainte l'heureuse nouvelle qu'ils ont reçue des anges; ils notifieront au peuple d'Israël l'avènement de son roi et l'inviteront à se réjouir de la venue du Rédempteur. La COMMUNION de la messe nous fait entendre ce dernier écho de leur visite à Bethléem :

> « Exulte, fille de Sion, entonne un chant de louange, fille [de Jérusalem :
> Voici que vient ton roi, le Saint et le Sauveur du [monde. »

C'est que, dans la pensée de l'Église, cet appel suprême des bergers s'adresse à tous les fidèles groupés autour de la table du sacrifice, sur laquelle repose la chair très pure et très sainte de l'Agneau qui a été immolé pour le salut du monde : *Ecce rex tuus venit, Sanctus et Salvator mundi.* Retenons ce dernier mot, ce tout petit mot : *Salvator* MUNDI, que la liturgie ajoute, non sans dessein, au texte du prophète Zacharie, car il nous fait espérer une manifestation de la lumière plus large et plus abondante que celle de Bethléem (1). Déjà se découvrent à nos yeux les

(1) Nous lisons dans Zacharie : « Exsulta satis filia Sion, jubila filia

grandes et belles perspectives que nous réserve la messe du jour de Noël.

Nous n'avons pas voulu séparer la communion de l'offertoire, parce que ce sont deux pièces liturgiques, qui s'inspirent habituellement du texte de l'évangile et qui se complètent (1). Nous ne séparerons pas non plus les deux prières qui se rapportent directement au sacrifice lui-même : la secrète et la postcommunion (2). La première, la secrète, marque, pour ainsi dire, le point de départ de l'action liturgique, sacerdotale, tandis que la seconde, la postcommunion, en constitue l'achèvement. Les plus anciennes secrètes de notre missel romain, qui sont aussi les plus belles et les plus riches au point de vue doctrinal, renferment de continuelles allusions à l'antique usage de l'offrande du pain et du vin. Tous les membres de l'assemblée liturgique, clercs et laïcs, prenaient part à cette oblation matérielle qui représentait d'une manière très expressive l'offrande spirituelle que chacun doit faire de lui-même au sacrifice de la messe. Le rite a disparu d'assez

Jerusalem : ecce Rex tuus venit, justus et salvator » (IX, 9). La messe du samedi des Quatre-Temps de l'Avent présente comme offertoire le même passage de Zacharie se terminant aussi sur le mot *salvator*. Ici l'Église ajoute délicatement : *salvator mundi*. On peut rapprocher cette antienne du chant de l'*Agnus Dei* qui est en relation directe avec la communion : « Agnus Dei, *qui tollis peccata mundi*. »

(1) A propos des messes de Carême, particulièrement intéressantes à cause de leur antiquité, nous avons déjà signalé le lien qui très souvent existe entre l'évangile et l'offertoire. (Cf. *Vie Spirituelle*, février-mars 1923). On pourrait plus facilement encore montrer qu'il existe une relation du même genre entre l'évangile et la communion, dont le texte est quelquefois directement emprunté à l'évangile du jour. Tel est le cas des messes les plus importantes du Carême, comme celle de l'Aveugle-né, de Lazare, de la Samaritaine, etc...

(2) La collecte, qui appartient à l'avant-messe et termine les différentes heures de l'office divin, ne contient jamais ou presque jamais une allusion au sacrifice lui-même.

bonne heure pour des raisons d'ordre pratique, mais la signification habituelle des secrètes qui en conserve le souvenir nous avertit de ne jamais assister à la messe sans y présenter l'offrande de tout notre être. Il est bien évident, du reste, que les dons matériels ne pouvaient plaire à Dieu, que dans la mesure où ils exprimaient les vrais sentiments du donateur.

La Secrète de l'aurore nous suggère de nous donner au Seigneur en ce jour de Noël dans les dispositions généreuses où les bergers s'offrirent eux-mêmes au Christ qui venait de naître, afin que nous puissions, à notre tour, recevoir notre part des largesses divines :

> Faites, Seigneur, nous vous en prions, que notre offrande soit digne du mystère de la naissance qui s'accomplit en ce jour, et qu'elle nous apporte pour toujours le bien de la paix : afin que, comme celui qui naquit en la chair brilla aussi en tant que Dieu, de même cette substance terrestre nous communique ce qui est le propre de sa divinité.

Les bergers de Bethléem ne déposèrent pas aux pieds du Christ des offrandes semblables à celles que devaient apporter les Mages de l'Orient. Nos rustiques adorateurs, dont la pauvreté était grande, n'avaient sans doute rien de plus à offrir à l'enfant Jésus que l'hommage de leur cœur et la simplicité de leur foi. Mais cette foi était déjà si vive et si profonde qu'ils n'hésitèrent pas à abandonner leurs troupeaux, les confiant à la garde du ciel, pour se rendre en hâte à Bethléem et s'y donner eux-mêmes au Seigneur qui, de son côté, les combla de ses divines richesses. Les bergers reçurent très certainement les prémices de cette paix céleste, de cette paix perpétuelle que les anges avaient promise aux hommes de bonne volonté ; leur âme fut éclairée par cette splendeur divine que la chair mortelle du Verbe rendait invisible au regard des

hommes. C'est d'une manière semblable et toute cachée que le Christ agit encore avec nous, lorsqu'à travers le voile léger des espèces sacramentelles, il fait luire sur l'âme de ceux qui s'unissent à sa chair glorifiée l'éclat de sa beauté divine : *sic nobis haec terrena substantia conferat quod divinum est* (1).

La prière qui conclut la messe, prière que les anciens sacramentaires romains appelaient si justement : « oratio *ad complendum* », et que nous appelons aujourd'hui Postcommunion, reprend l'heureuse comparaison déjà suggérée par la secrète entre l'avènement de Bethléem dont l'Église célèbre le mystère et la nouvelle naissance qui se produit en notre âme chaque fois que le Seigneur vient à nous sous le couvert des espèces eucharistiques :

> Seigneur, renouvelez sans cesse en nous, par la vertu de ce sacrement, la vie de celui dont l'admirable naissance a refoulé l'empire du vieil homme (*cujus nativitas singularis humanam repulit vetustatem*).

La dernière expression sur laquelle s'achève la prière est parfaitement choisie pour souligner la constante harmonie qui existe entre le mystère de Noël et les circonstances extérieures de sa célébration. De même que le soleil au moment où il franchit le solstice d'hiver inaugure une carrière nouvelle qui sera marquée par de continuelles avances sur l'empire de la nuit, ainsi le Christ en naissant ici-bas commence une série de conquêtes qui doit aboutir à l'éviction définitive du Prince des ténèbres. Ce n'est donc pas seulement à l'heure de sa mort, mais dès le jour

(1) Ces mots « haec terrena substantia » désignent non pas directement l'humanité du Seigneur, mais les dons matériels du pain et du vin, actuellement présents sur l'autel, et qui une fois transsubstantiés au Corps et au Sang du Christ nous mettront en possession de sa divinité.

de son avènement, que le Sauveur peut dire : *Ego vici mundum*, « J'ai vaincu le monde ». D'autre part, le texte de la postcommunion nous rappelle d'une manière très expressive le phénomène qui se produit chaque matin quand le soleil commence de s'élever à l'horizon et que nous voyons s'évanouir devant sa clarté victorieuse les ombres tristes et fuyantes de la nuit figure de la mort et du péché : *cujus nativitas singularis humanam* REPULIT *vetustatem*. Ajoutons enfin, puisqu'il s'agit d'une prière qui se rapporte à la communion, que le Christ ne se donne à nous dans la sainte Eucharistie que pour nous inonder de sa lumière, et réduire de plus en plus en nous l'empire néfaste du vieil homme.

Ainsi la messe de l'aurore, qui s'ouvrait en nous faisant pressentir dans l'introït *Lux fulgebit* le lever de la lumière, s'achève sur l'idée du Christ expulsant par la force de ses divins rayons les derniers vestiges de la puissance des ténèbres. Maintenant nous sommes préparés à célébrer dans la messe du jour, qui est la plus solennelle des trois messes de Noël, le triomphe du Rédempteur, parvenant au sommet des cieux pour y briller de tout l'éclat de sa divinité jusqu'aux extrémités de la terre. Ce sera le plein épanouissement du mystère de Noël selon qu'il nous fut annoncé en la vigile de la fête : *Revelabitur gloria Domini : et videbit omnis caro salutare Dei nostri :* « La gloire du Seigneur sera dévoilée, et toute chair verra le salut de notre Dieu (1). »

Dom E. FLICOTEAUX, O. S. B.

(1) Communion de la vigile de Noël.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Un modèle d'espérance :

Le peuple juif au cours de la captivité babylonienne

Depuis les règnes de David et de Salomon qui avaient marqué l'apogée de la vie nationale d'Israël, le peuple élu était tombé, dès le lendemain du schisme des dix tribus, dans une décadence profonde dont la cause principale — outre les rivalités politiques entre le Royaume du Nord et le Royaume de Juda — doit être cherchée dans l'adoption des cultes étrangers et des mœurs païennes. Malgré les efforts courageux de rois comme Asa, Josaphat, Joas et des prophètes Élie, Élisée, Amos, Osée, Isaïe, qui s'efforcent de ranimer la ferveur du peuple de Dieu, le Royaume de Samarie persévère dans son culte idolâtrique et dans son schisme religieux. Alors Dieu permet sa destruction à titre de châtiment pour les prévarications commises. Sa capitale Samarie est assiégée par une armée assyrienne et tombe en 722 au pouvoir de Sargon. Les habitants de la ville et du pays sont déportés en grande partie au pays du vainqueur.

Le Royaume de Juda, qui survivait à ce désastre, ne sut pas profiter de la terrible manifestation du jugement divin qui venait d'anéantir son peuple frère. Sans doute avec le pieux roi Ezéchias ou le roi Josias la réforme

religieuse assure un renouveau de vie religieuse fervente, mais éphémère; bientôt le culte des idoles et la corruption morale atteignent des proportions scandaleuses et rendent inévitable, pour Juda, un sort semblable à celui du Royaume du Nord. Par la bouche de ses envoyés, Dieu en menace le peuple prévaricateur : le prophète Ézéchiel à la vue des châtiments divins s'écrie : « Ah! Seigneur Yahvé, vas-tu détruire tout ce qui reste d'Israël, en répandant ta colère sur Jérusalem? » et Dieu de lui répondre : « L'iniquité de la maison d'Israël et de Juda est grande, très grande. Le pays est rempli de sang et la ville est pleine d'injustices, car ils disent : Yahvé ne voit rien! Mais mon œil ne les épargnera point et je serai sans pitié; je ferai tomber leurs œuvres sur leur tête (1). »

Et de fait Jérusalem, assiégée une première fois, est prise par Nabuchodonozor en 597, ce qui donne lieu à une première déportation de ses habitants; du moins la ville restait-elle debout et la nation vaincue gardait-elle une certaine indépendance. Jérémie, au nom de Dieu, demande au roi et aux princes une vassalité loyale envers le vainqueur et prédit, en cas de révolte, la ruine définitive (2); mais Sédecias, roi faible et timide, se laisse entraîner, malgré la foi jurée (3), dans la rébellion. Immédiatement

(1) Ez., x, 8-10; cf. xx, 23, 33; Jér., xviii, xix :
« Ainsi parle Yahvé des armées :
Je briserai ce peuple et cette ville,
Comme on brise le vase du potier qui ne peut être réparé. »
(Ibid., v. 10.)

(2) Jér., xxvii, 12-15.

(3) Ez., xvii, 13-18. Voici ce que le IIe livre des Chroniques, xxxvi, 11-13, dit de Sédecias : « Sédecias avait vingt et un ans lorsqu'il devint roi et il régna onze ans à Jérusalem. Il fit ce qui est mal aux yeux de Yahvé son Dieu, et il ne s'humilia point devant Jérémie le prophète, qui lui parlait de la part de Yahvé. Il se révolta même contre le roi Nabuchodonozor qui l'avait fait jurer par le nom de Dieu; il raidit son cou et endurcit son cœur pour ne pas retourner à Yahvé le Dieu d'Israël. »

Nabuchodonozor se met en marche contre Jérusalem et assiège à nouveau la capitale; le siège dura dix-huit mois et le 10e mois de l'an 9 du roi (586) la ville sainte, épuisée par la famine (1), dut se rendre. Les représailles furent terribles. La ville est saccagée par les Chaldéens, ses murs sont rasés (2), les grandes maisons incendiées (3), le temple détruit, les arbres des campagnes sont arrachés et brûlés, les villages ruinés (4). Enfin la majeure partie de la population est emmenée captive en Babylonie; il ne restait au pays qu'un groupe de pauvres dénués de tout (5).

Tout était perdu. Il semblait que le Royaume et le peuple israélite devaient être à jamais rayé de l'histoire et de la carte du monde. La ruine du sol national n'était rien en comparaison de la déportation de ses habitants; la déportation, en effet, était un système d'assimilation des vaincus par les conquérants imaginé par les Assyriens; en transplantant les populations ennemies, réduites à l'impuissance, sur leur territoire, les vainqueurs voulaient absorber peu à peu ces immigrants forcés et les assimiler profondément à leur propre civilisation et à leur propre religion, ce qui était alors la note caractéristique de la nationalité.

(1) « Tout son peuple gémit; ils cherchent du pain;
Ils donnent leurs joyaux pour des aliments qui leur rendent [la vie » (Lam., I, 11; cf. v. 19; II, 11, 12, 19.)
« La langue du nourrisson s'attache à son palais, desséchée par [la soif;
Les petits enfants demandent du pain, et personne ne leur en [donne.
Ceux qui se nourrissaient de mets délicats meurent de faim [dans les rues » (IV, 4, 5; cf. v. 9-10).

(2) Lam., II, 2, 3.
(3) Ibid., v. 5.
(4) Is., XLIX, 19; Jér., XXXIII, 10, 12; XLIV, 2-4.
(5) II Reg., XXIV, 14; XXV, 12.

Nous voudrions montrer dans les pages qui vont suivre que les Juifs, déportés en 586 en Chaldée et en Babylonie, ont mérité, au cours de leur exil, par leur foi et leur espérance en Yahvé, la restauration nationale et les bénédictions divines. Converti par l'épreuve, le peuple prévaricateur se repentira de ses fautes et trouvera dans sa misère même un motif de toucher le cœur pitoyable de son Dieu; c'est son espérance durement fondée et persévérante en la Puissance et en la Miséricorde de « Yahvé le Dieu d'Israël » qui méritera son retour en la terre de ses pères et de son salut religieux.

Il est nécessaire auparavant, pour bien comprendre le rôle efficace de cette espérance dans cette sombre calamité et la résurrection glorieuse du peuple élu, de rappeler les caractéristiques de cette vertu.

*
* *

La première réaction de notre cœur devant un bien ou un bonheur qui se présente à nous c'est d'aimer; si nous possédons ce bien, si nous pouvons en jouir, notre amour s'achève en joie; si au contraire le bonheur envisagé est à venir, s'il est présentement hors de notre atteinte, nous concevons le désir de le posséder; mais si son acquisition est pénible, s'il faut, avant de l'atteindre et pour l'atteindre, dépenser bien des efforts, entreprendre des luttes et des travaux de tout genre, supporter des épreuves, alors il n'y a pas à proprement parler de désir — ce sentiment caractérisant la tendance vers des biens faciles à obtenir et qui sont, pour ainsi dire, à portée de main, et que l'on possède dès qu'on le veut — mais il y a espoir. L'Espérance, en effet, est la vertu qui nous fait tendre à un bien, un bien futur, possible à obtenir (sans quoi il ne représente pas même pour nous un bien et on ne saurait le

désirer) mais d'acquisition difficile, ardue. C'est ce dernier trait qui caractérise proprement l'objet de la vertu d'espérance; il est important à retenir, car bien souvent les difficultés de la conquête nous portent au découragement alors qu'au contraire ces mêmes difficultés devraient nous apporter un élan plus vif d'espérance, une vigueur, une tension, une ténacité capable de surmonter tous les obstacles, et voilà pourquoi la vertu d'espérance ajoute au désir la force; en regard du prix inestimable de l'objet qu'elle nous propose, elle met en nous une énergie indomptable, elle nous soutient dans les épreuves, elle nous stimule dans nos efforts persévérants : coûte que coûte il faut atteindre le but qui nous captive, et pour y parvenir il n'est pas de difficultés et de peines que nous ne devions supporter et surmonter puisque le rôle de l'espérance est de nous rendre capables, par les énergies qu'elle dépose en nos cœurs, d'entreprendre victorieusement les luttes et les efforts nécessaires; plus la lutte est ardente et plus les efforts sont coûteux, plus nous sommes tenus à une grande espérance; dans les angoisses et les contradictions les plus extrêmes notre espérance doit réagir par une ardeur plus généreuse vers l'objet proposé à nos désirs; ainsi le veut, ainsi l'exige notre amour véritable du Bien et du bonheur convoité. Dès lors nous pouvons comprendre comment la vertu théologale d'espérance, qui nous fait tendre à Dieu comme à notre Souverain Bien — *Summum Bonum* — commandera toute notre vie morale, l'exercice de toutes nos vertus. « Ceux qui espèrent en Dieu, affirme la sainte Écriture, ne pécheront pas (1). » Le ciel est une récompense, il faut le mériter. Il va de soi, en effet, que la béatitude éternelle ne saurait être obtenue que par des efforts courageux qui

(1) Ps. XXXIII, 23.

répondent de notre amour ; « ce sont les violents, dit Jésus, qui emportent le Royaume des Cieux (1) » ; qui veut la fin, veut les moyens ; pourvu que nous atteignions au terme bienheureux, qu'importe ! s'il faut souffrir, lutter, peiner ici-bas, le chrétien pense au prix de sa victoire, il sait que les tribulations de ce monde sont de peu en comparaison du poids éternel de gloire qui lui est réservé (2), et cette espérance de la couronne impérissable lui donne tous les courages (3) ; « je sais, dit l'ange de l'Apocalypse à saint Jean, je sais ta tribulation et ton indigence, sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de la vie — *esto fidelis usque ad mortem et tibi dabo coronam vitae*. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ce que l'Esprit dit aux églises : le victorieux ne sera jamais atteint par la seconde mort (4). »

Il faut bien avouer, hélas ! qu'apeurés par tous les dangers à éviter, par tous les désordres à redresser pour gagner le ciel, nous sommes souvent pusillanimes devant les moyens à employer pour le conquérir ; appelés par Dieu à la plus sublime vocation, prédestinés à l'héritage céleste, nous ne faisons pas les efforts nécessaires pour élever notre vie quotidienne à de telles hauteurs, nous ne donnons pas, comme il serait requis, toute notre mesure ; bien au contraire, nous sommes tentés d'estimer que Dieu nous demande une œuvre impossible, au-dessus de nos forces, et si nous n'abandonnons point la poursuite de notre divine récompense, du moins nous nous traînons sur la voie royale qui nous conduit à la gloire, alors que nous devrions y courir avec allégresse (5).

C'est que l'on oublie le second objet de notre espérance ; nous ne sommes pas seuls pour lutter et pour

(1) Matth., XI, 12. — (2) II Cor., IV, 17. — (3) I Cor., IX, 25. — (4) Apoc., II, 8-10. — (5) I Cor., IX, 24-27.

vaincre, nous ne sommes pas réduits à nos propres forces pour surmonter le torrent de nos habitudes mauvaises et pour parvenir au ciel; si nous tendons à la béatitude céleste, nous sommes aidés par Dieu pour la conquérir. Sans doute cette conquête est difficile, ardue, la lutte demeure et nos efforts personnels sont requis, mais cette conquête reste toujours possible, certaine même, assurée parce que Dieu en personne vient à notre secours, sa Toute-Puissance nous est promise pour subvenir aux déficiences de notre faiblesse. Puisque Dieu nous appelle au ciel, en effet, et qu'une telle fin dépasse à l'infini toutes les énergies de notre nature, Dieu *se doit* de surélever et de fortifier notre nature pour la rendre capable de réaliser cette fin *surnaturelle*, divine; il faut donc dès maintenant que nous soyons en quelque sorte divinisés, et voilà pourquoi Dieu nous fait participer à sa propre nature dans le don qu'il nous fait de la grâce sanctifiante. L'œuvre de notre salut se poursuit ainsi entre Dieu et nous; nous avons notre rôle à remplir, Dieu accomplit le sien; il est même le principal agent de cette entreprise divine dans son principe, son progrès, sa réalisation et son terme. Notre rôle à nous est de nous abandonner à sa grâce, de nous appuyer sur son secours tout-puissant, d'espérer sa lumière et sa force, et notre espérance ne sera pas trompée, *spes non confundit* (1). Mais ce qu'il faut bien remarquer, c'est l'harmonie et, si l'on peut dire, la secrète proportion de notre misère, de nos déficiences, de nos faiblesses et du secours divin. Dieu, peut-on dire, nous secourt dans la mesure où nous sommes impuissants à résister aux tentations, à accomplir de nous-mêmes l'œuvre de notre salut; notre insuffisance même en face du but auquel nous devons parvenir autorise notre espérance dans la

(1) Rom., v, 5.

grâce, dans l'intervention de Dieu qui se doit, en de telles occurrences, de nous venir en aide, car, comme le remarque saint Thomas d'Aquin, « c'est le propre d'une vertu infinie que de conduire au Bien infini (1) ». Aussi l'humilité, qui reconnaît cette insuffisance et implore tout de Dieu, sera la condition indispensable d'une espérance certaine. Confesser notre indignité, que sans Dieu nous ne pouvons rien faire (2), nous assure de la compassion et de la miséricorde divine : « Humiliez-vous, demandait l'apôtre saint Jacques, humiliez-vous devant Dieu, et vous serez exaltés (3). » Notre-Seigneur a multiplié, sous une forme ou sous une autre, les affirmations de ce genre. Si donc nous voulons que notre espérance aboutisse, le meilleur moyen est en quelque sorte de creuser et d'élargir l'abîme de notre misère par la confession de notre humilité, et Dieu comblera cet abîme de ses grâces ; et parce que Dieu ne connaît pas d'obstacles à ses miséricordieux desseins, parce qu'il n'y a pas de faiblesse qu'il ne puisse secourir, appuyée sur lui notre faiblesse devient une force. Voici ce qu'en pensait saint Paul : « Dieu a mis une écharde dans ma chair, un ange de Satan pour me souffleter; trois fois j'ai prié le Seigneur de l'écarter de moi, et il m'a dit : « Ma grâce te suffit, car c'est dans ta faiblesse que ma puissance se manifeste tout entière », et l'apôtre de s'écrier : « Je préfère donc bien volontiers me glorifier de mes faiblesses, afin que la puissance du Christ habite en moi. C'est pourquoi je me plais dans les faiblesses, dans les opprobres, dans les nécessités, dans les persécutions, dans les détresses pour le Christ; car lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort — *cum infirmor, tunc potens sum* (4). » Voilà le dernier cri de l'espérance chré-

(1) IIª IIᵉ, q. 17, a. 2. — (2) Joan., xv, 5. — (3) Jac., iv, 10. — (4) II Cor., xii, 7-10.

tienne; plus l'âme rencontre de difficultés, et plus elle doit aspirer et tendre au terme bienheureux avec une ardeur inlassable, plus elle doit s'appuyer uniquement sur le secours divin qui se fait plus fort que jamais; c'est donc surtout aux heures où tout, humainement, semble perdu, qu'il faut espérer davantage : c'est alors l'heure de l'espérance, celle du désir ardent et de la confiance en la grâce qui seule peut nous sauver. « *De profundis clamavi ad te Domine, Domine exaudi vocem meam!* » C'est des profondeurs de l'abîme que nous devons jeter notre appel vers le cœur de Dieu avec le plus de certitude de le toucher et d'attendrir sa pitié, car, comme dit saint Augustin : l'immensité de notre misère attire l'infini de la miséricorde divine; et cela se comprend : moins nous aurons de part dans l'œuvre de notre salut, plus gratuit et libéral sera le don que Dieu nous fera de sa béatitude; plus nous serons faibles, plus le triomphe de sa force se manifestera avec éclat. Tout l'honneur lui reviendra, à lui, et à lui seul, de sa miséricordieuse et victorieuse intervention.

Si nous avons insisté sur ces quelques traits de la vertu d'espérance, c'est que l'âme juive au temps de la captivité babylonienne les illustre de façon éclatante et très particulièrement cette connexion remarquable de l'humilité et de l'espérance : situation humainement désespérée et confiance absolue en la toute-puissance miséricordieuse de Dieu.

***

En 586, malgré tous les avertissements divins, la nation élue, chérie de Dieu, la bien-aimée de Yahvé, avait multiplié, depuis des siècles, les iniquités et les hontes; elle s'était corrompue de toutes manières dans le culte des ido-

les et les perversions morales les plus dégradantes (1) :

« Je t'avais plantée comme une vigne excellente,
Tout entière d'une souche fraîche.
Comment t'es-tu changée pour moi en sarments bâtards
D'une vigne étrangère ?
Oui, quand tu te laverais à la soude
Et que tu prodiguerais la potasse,
Ton iniquité ferait tache devant moi (2). »

Le peuple que Dieu avait comblé de toutes manières de bénédictions et de privilèges allait donc subir à juste titre le courroux de la colère divine :

« Ma colère et ma fureur vont se répandre sur ce lieu,
Sur les hommes et sur les bêtes,
Sur l'arbre des champs et sur le fruit du sol
Elle brûlera et ne s'éteindra point (3). »

Si Israël avait consenti à revenir vers son Dieu, s'il s'était repenti, s'il avait enfin eu regret de ses fautes et pris conscience de son ingratitude et de son péché (4), Dieu aurait pardonné ; mais la patience divine s'était lassée :

(1) Ez., VIII, 5-18 ; XVI ; XXII, etc. ; Jér., II, III, V, XI, etc.
(2) Jér., II, 21-22 :
« Jahvé me dit :
Il s'est fait une conjuration chez les hommes de Juda
Et chez les habitants de Jérusalem,
Ils sont retournés aux iniquités de leurs pères
Qui ont refusé d'écouter mes paroles,
Et ils sont allés auprès d'autres dieux pour les servir.
La maison d'Israël et la maison de Juda ont violé mon alliance
Que j'avais conclue avec leurs pères.
C'est pourquoi ainsi parle Jahvé :
Je vais amener sur eux des malheurs
Dont ils ne pourront sortir ;
S'ils crient vers moi je ne les écouterai pas » (Jér., XI, 9-11).
(3) Jér., VII, 20 ; cf. v. 29 ; XIII.
(4) « Tu dis : oui, je suis innocente,
Certainement sa colère s'est détournée de moi. »
(Jér., II, 35 ; III, 12.)

« comme une femme trahit son amant, ainsi vous m'avez été infidèle, Maison d'Israël, dit Yahvé » (1); et l'Amour et la Miséricorde rebutés laissaient libre cours aux châtiments d'une justice rigoureuse. Il semble bien que désormais Israël n'ait plus rien à espérer de la clémence de Dieu, sa perte il l'a méritée, la mesure est comble, c'en est fait de lui, et c'est bien dans ces sentiments que les Juifs déportés prirent le chemin de l'exil.

Les colonnes de captifs enchaînés (2), sous la garde de surveillants qui les brutalisaient (3), portant sur leur dos les objets les plus indispensables, mirent au moins cinq mois à traverser le désert. On était à l'époque des grandes chaleurs, et on imagine difficilement les souffrances atroces que comportaient ces étapes parcourues à pied, vers la terre d'exil. Certains d'entre eux, arrivés au terme du voyage, furent vendus à des marchands phéniciens (4), d'autres réduits à l'esclavage, beaucoup emprisonnés (5), et ceux qui purent se grouper et travailler la terre durent fournir les corvées imposées pour la construction des palais et des temples des conquérants babyloniens (6).

Plus encore que cette situation matérielle, la situation morale des exilés était critique. Grand était le péril d'absorption, par les vainqueurs, de la petite nation israélite transplantée; péril d'autant plus difficile à conjurer dans le cas, que le génie d'assimilation est un des caractères propres du Juif. Déjà au point de vue matériel et économique ses effets ne tardèrent pas à se manifester. On constate que certaines colonies d'exilés, travaillant sur un sol fécond, sont très prospères; certains s'enrichissent et s'adaptent de façon merveilleuse au commerce (7). D'après

(1) Jér., III, 20. — (2) Ibid., XLIX, 1. — (3) Ibid., XX, 4. — (4) Ibid., IV, 3-8. — (5) Is., XL-LVI. — (6) Ibid., LVII, 6; Lam., V, 5. — (7) Ez., VII, 12-13; Esdr., II, 65, 69; Néh., VII, 67; Zach., VI, 9-11.

Welhausen, c'est à Babylone que les juifs seraient devenus un peuple commerçant; de là chez ces nouveaux riches un attachement très fort à une terre, somme toute, hospitalière et permettant une existence heureuse, une vie économique aisée; de là, par suite, sinon un oubli, du moins un désintéressement et un abandon pratique de la cause nationale qui est encore la cause de Dieu. Beaucoup, à la fin de l'exil, refuseront de revenir en Palestine (1), ne voulant pas lâcher la proie pour l'ombre. Ceux-là font la preuve de l'efficacité de la méthode assyrienne de la déportation.

Mais sur un autre plan, une séduction bien autrement redoutable menaçait directement l'idéal moral et religieux du peuple de Yahvé. C'était l'attrait de la civilisation païenne au milieu de laquelle Israël se trouvait tout à coup plongé. Les déportés se trouvaient, en effet, pour longtemps en contact avec une civilisation beaucoup plus raffinée que la leur; déjà, sur leur propre territoire, ils s'étaient laissés gagner par son luxe et le prestige de sa puissance (2); mais transportés au sein de la grande métropole orientale, comment résisteraient-ils à la séduction pénétrante de son art et de sa richesse? Le malheur rendait ces pauvres imaginations d'exilés plus admiratives que jamais (3). Il aurait fallu une vertu peu commune

(1) Esdr., I, 5.

(2) Il ne faut pas oublier cette sorte d'atavisme dont les Hébreux étaient victimes et qui les avait toujours portés à emprunter aux nations voisines et leurs dieux et leurs mœurs; « mais tu dis : non que m'importe, j'aime les étrangers et je veux courir après eux » (Jér., II, 25; III, 1-4; Ez., XX, 30).

(3) Que cette fascination de la richesse et de la puissance soit bien un trait de la psychologie juive, nous n'en voulons citer pour exemple qu'un cas très caractéristique, qu'a très finement signalé le P. Allo. Il s'agit de l'apôtre saint Jean. Dans l'Apocalypse, dans le thrène sur la ruine de Babylone, XVIII, 9-20 : « Jean ne va pas consacrer moins de 7 versets à la lamentation des négociants... L'immense et luxueuse

pour résister pendant un demi-siècle à ces incessantes et si puissantes tentations de corruption morale et de synchrétisme religieux; une telle vertu ne peut être exigée de tout un peuple; fût-il élu, il reste humain et bien des Juifs se résignèrent à leur sort et se laissèrent pénétrer par l'influence babylonienne, laquelle, dit énergiquement M. Touzard (1), pénètre par tous les pores de l'âme juive (2). En voici encore des éléments bien significatifs; c'est à cette époque que les Juifs abandonnent leur langue et leur écriture traditionnelles pour apprendre l'araméen; or on sait quel danger représente pour un peuple l'usage définitif d'une langue étrangère; par les mots pénètrent les idées nouvelles, et celles-ci modifient la mentalité nationale. La renaissance païenne du XV^e^ et du XVI^e^ siècle, due au renouveau des études grecques et latines et à la prise de contact avec les auteurs païens, en est un exemple significatif. Les Juifs adoptent également le calendrier assyro-babylonien et donnent à leurs enfants des noms babyloniens et même des noms théophores (3).

Enfin à tous ces agents de corruption il faut ajouter l'action des faux prophètes, devins, interprètes des songes; par opposition aux véritables envoyés de Yahvé, ces faux

cité de Rome était, en effet, la cliente du monde entier. *Pline* (H.N., XII, LI) évalue à 100 millions de sesterces au moins ses transactions annuelles rien qu'avec l'Extrême-Orient (*Swete*); *Orose*, plusieurs siècles après, appellera Rome encore « un ventre insatiable » qui engloutit tout ce que produit l'univers. Jean s'étend avec profusion sur ce commerce; on dirait qu'il en est plus touché encore que de la puissance politique, et c'est bien là, nonobstant son élévation à l'apostolat et à la mystique la plus haute, un vieux trait de nature d'un Juif de la Diaspora, vivant dans les riches entrepôts d'Asie, après avoir été dans sa jeunesse un humble vendeur de poissons au bord du lac galiléen. » (S. JEAN, *L'Apocalypse*. Édit. Gabalda, p. 269.)

(1) Dont nous suivons l'exposé de cet historique dans R.B. 1917 : « L'âme juive au temps des Perses », pp. 79-87.

(2) Loc. cit., p. 87.

(3) Ibid., p. 86.

voyants sont sans mandat et profèrent des oracles contraires aux desseins divins; ils illusionnent le peuple (1).

En vérité tout semblait perdu; dans cet abîme où sombrait la nation israélite et, semble-t-il, sa foi religieuse, que devenaient les promesses éternelles de Yahvé à *son* peuple? Qu'en serait-il du Messie à venir, qui, nouveau David, devait sortir de la race royale de Juda? Quel serait l'avenir de la nation sainte par l'entremise de laquelle Dieu devait se manifester à l'Univers et jusqu'aux îles les plus lointaines? Jérusalem, le Temple, vers lesquels toutes les nations devaient accourir pour rendre au vrai Dieu leurs hommages et leurs cultes, étaient détruits. Il n'y avait rien à espérer de l'avenir ; Dieu châtiait son peuple; Il l'abandonnait, sa justice le lui permettait, au triste sort qu'il s'était fait.

Tout, en apparence, justifiait ce désespoir. Plus encore que la détresse présente, les remords de conscience aggravaient le découragement des exilés. C'est pour l'expiation de leurs fautes qu'ils étaient châtiés. Si Yahvé avait été le roi d'Israël, s'il avait été le gardien et le sauveur de son peuple au point de le protéger contre ses ennemis au cours de son histoire, de lui désigner les princes de son choix, et même de lui indiquer, par la bouche de ses prophètes, les directives de la politique à suivre, c'est le peuple qui s'était révolté contre son Roi, et qui maintenant, sans secours et sans forces, se trouvait réduit à la plus extrême misère :

« Une nation change-t-elle de dieux?
Et encore ces dieux n'en sont-ils pas!!
Et mon peuple a changé sa gloire contre ce qui ne sert [à rien!
Cieux, étonnez-vous-en,
Frémissez d'horreur et soyez stupéfaits, dit Yahvé;

(1) Ez., XIII, 4, 10-14, 21-23; Jér., II, 26-30; V, 13-31; XIV, 13-16; XV, 15-21; XX, 7-13; XXIII, 9-40; XXVI, 12-19; XXVIII.

Car mon peuple a fait double mal :
Ils m'ont abandonné,
Moi la source d'eaux vives,
Pour se creuser des citernes,
Des citernes crevassées qui ne retiennent pas l'eau (1). »

Les Juifs avaient présent à l'esprit, et c'est ce qui faisait la gravité de leurs fautes, la prédilection singulière dont ils avaient été l'objet, depuis toujours, de la part de Dieu. Israël avait été pour Dieu comme une fiancée bien-aimée, parée par son époux des plus rares joyaux : « Tu fus renommée parmi les nations pour ta beauté, car elle était parfaite, grâce à ma splendeur que j'avais répandue sur toi, dit le Seigneur Yahvé (2). » Mais la Vierge d'Israël ne s'est pas souvenue des jours de sa jeunesse (3), elle a endurci son cœur (4), et est devenue adultère à son Dieu, courant après les Baals (5). Elle a péché comme les autres nations; plus même que les autres nations Israël s'est rendue coupable : « C'est là cette Jérusalem que j'avais placée au milieu des nations avec de vastes contrées autour d'elle! Mais dans sa méchanceté, elle a résisté à mes décrets plus que les nations et à mes lois plus que les pays qui l'entourent; car ils ont rejeté mes décrets et n'ont pas marché suivant mes lois. C'est pourquoi ainsi parle le Seigneur Yahvé : Parce que vous avez été plus rebelles que les nations qui vous entourent, que vous n'avez pas marché suivant mes lois, que vous n'avez pas pratiqué mes préceptes... à cause de cela le Seigneur Yahvé parle ainsi : Voici que je viens à toi! Moi j'exécuterai mes décrets au milieu de toi sous les yeux des nations, et je ferai sur toi une chose telle que je n'en ai point encore faite et que je n'en ferai plus, à cause de toutes tes abominations. Des

(1) Jér., II, 10-13. — (2) Ez., XVI, 14; XX, 5-39. — (3) Ibid., XVI, 22. — (4) Ibid., III, 7. — (5) Jér., II, 23.

pères dévoreront leurs fils au milieu de toi, et des fils dévoreront leurs pères. J'exécuterai contre toi mes jugements et je disperserai à tout vent tout ce qui restera de toi (1). »

C'est que si Yahvé avait protégé et défendu son peuple, il était en droit d'attendre de ce dernier des hommages et de la gloire. Or au contraire, il en a reçu, du fait de ses prévarications, du déshonneur; la honte de son peuple rejaillit jusqu'à Lui, et la Majesté de son saint Nom est profanée. On disait parmi les nations : « C'est son peuple, c'est de son pays qu'ils sont sortis (2). » Aussi l'exil, et les épreuves qu'il comporte, ne sont que la manifestation de la juste colère (3) de Dieu : « Parce que tu ne t'es pas souvenue des jours de ta jeunesse et que tu m'as irrité par tous ces excès, moi, à mon tour, je ferai retomber ta conduite sur ta tête, dit le Seigneur Yahvé (4) » ; au point que le juste Juge ne veut même plus écouter les prières qui lui sont adressées (5). Les Juifs, qui avaient parfaitement conscience de ces choses (les prophètes les leur remettaient sans cesse devant les yeux), pouvaient donc bien s'écrier : « Voici la fin (6). » « Nos os sont desséchés, notre espérance est morte, nous sommes perdus (7). »

*
* *

Non, tout n'était pas perdu. Si notre fidélité est inconstante et nos sentiments incertains, Dieu, lui, ne change pas; Il est fidèle et Il est fort; Il aime et Il est enclin à

(1) Ez., v, 6-10. — (2) Ibid., xxxvi, 20. — (3) Lam., i, 12 ; Ez., vii. — (4) Ez., xvi, 43.

(5) « Lors même que je crie et que j'implore du secours, Il ferme [accès à ma prière » (Lam., iii, 8).
« Tu t'es couvert d'une nuée afin que ma prière ne passe point. » (Ibid., v. 44).

(6) Ez., vii, 2. — (7) Ibid., xxxvii, 11.

pardonner. Il restait donc à espérer contre toute espérance, et c'est ce que firent les âmes juives fidèles, et c'est leur suprême espérance qui va être couronnée.

Si tout un groupe de captifs, en effet, s'adapte à la nouvelle situation qui leur est faite et continue ses dérèglements, la masse des déportés est loin d'être homogène, et toute un élite accepte l'épreuve de l'exil comme une expiation et un moyen providentiel de rachat des fautes nationales. Les Juifs pieux reconnaissent que leur misère présente est le châtiment mérité de leurs iniquités et, comme le fera plus tard l'enfant prodigue de l'Évangile, ils réalisent, dans l'humilité, l'état dégradant où ils sont parvenus. Ce sentiment, qui est déjà un don de la miséricorde divine, prépare l'âme à une nouvelle infusion des dons divins, elle avive en elle le désir de la fidélité filiale qui s'accompagne toujours de joie et de sécurité assurée. « Combien de mercenaires de mon père ont du pain en abondance, et moi, ici, je meurs de faim (1). » Si les exilés souffrent du dénuement où ils se trouvent dans l'exil matériel, national, ils souffrent davantage encore de leur exil religieux (2). Heureuse souffrance! pécheurs ils ont fui loin de Dieu à la recherche des plaisirs coupables, mais loin

(1) Luc, xv, 17.

(2) Toute l'antiquité a cru à l'existence d'un dieu national, protecteur d'un peuple privilégié. Le dieu était honoré en telle nation d'un culte propre et s'engageait en retour, en quelque sorte, à la défendre et à assurer sa prospérité; à ce point que la victoire ou la défaite de la nation entraînaient pour la divinité la défaveur ou un surcroît de gloire. Or Yahvé était « le Dieu d'Israël », son crédit ne menaçait-il pas de sombrer dans l'exil de son peuple devant le prestige des idoles de la nation victorieuse? et comme c'était une croyance généralement répandue qu'on ne pouvait adorer le dieu, lui offrir des sacrifices, célébrer son culte que sur le territoire national, les déportés se trouvaient dans les conditions spirituelles les plus déplorables pour pratiquer et vivre leur religion. Cf. Desnoyers, *Histoire du peuple hébreu*, La période des Juges, p. 324, et *Bulletin de littérature ecclésiastique*, 1926, pp. 197, 200; 1927, p. 37.

de la demeure de Dieu, ils ne peuvent trouver sur une terre étrangère la présence et le contact bienfaisants de leur protecteur divin. Le malheur assouplit leur cœur raide et, dans leur indigence, ils se reprennent à désirer les faveurs de Yahvé :

« Au bord des fleuves de Babylone
Nous étions assis et nous pleurions,
En nous souvenant de Sion...
Comment chanterions-nous le cantique de Yahvé
Sur une terre étrangère ?
Si jamais je t'oublie, Jérusalem,
Que ma droite oublie de se mouvoir !
Que ma langue s'attache à mon palais,
Si je cesse de penser à toi,
Si je ne mets pas Jérusalem
Au premier rang de mes joies (1). »

Cette nostalgie du pays, du temple et du culte, ce retour franc et humble sur le passé va mériter aux exilés leur pardon et le salut :

« Examinons nos voies et scrutons-les et retournons à [Yahvé !
Élevons nos cœurs, avec nos mains, vers Dieu qui est au [ciel.
Nous, nous avons péché, nous avons été rebelles (2). »

Les prophètes insistent, au nom de Dieu, sur la nécessité de cette conversion véritable : « Détournez-vous et convertissez-vous de tous vos péchés, et l'iniquité ne deviendra pas votre ruine. Rejetez loin de vous toutes les transgressions que vous avez commises; faites-vous un cœur nouveau et un esprit nouveau. Pourquoi mourriez-vous, maison d'Israël? Car je ne prends point plaisir à la

(1) Ps. CXXXVII.
(2) Lam., III, 40-42.

mort de celui qui meurt, dit le Seigneur Yahvé; convertissez-vous et vivez (1). »

Le peuple souffre-douleur se prend ainsi à espérer dans un avenir meilleur, vers une Jérusalem nouvelle qu'il rebâtira de ses mains, et où il rendra à Dieu l'hommage public de sa foi et de son amour à jamais fidèles. S'il s'amende, Dieu ne pourra le délaisser, car il a juré à son peuple un amour éternel (2). Tout l'espoir de salut est en Dieu, mais il ne sera pas trompé. Le châtiment accepté permet le retour à la vie et à la joie, la justice satisfaite permet le libre cours de la miséricorde divine, l'humiliation salutaire autorise l'espérance.

Et, en effet, si une espérance vaut ce que vaut le gage qui l'appuie, le gage de l'espérance d'Israël, c'est Yahvé son Dieu; Dieu transcendant, les prophètes ne cessent d'y insister. Lui seul peut et veut sauver son peuple. Il est patient et il est bon infiniment :

« Yahvé est bon pour qui espère en lui, pour l'âme qui le [« cherche (4) ».
« Iahvé est mon partage... c'est pourquoi j'espérerai en
« Le Seigneur ne rejette pas toujours; [lui (4). »
Mais quand il afflige, il a compassion selon sa grande [miséricorde;
Car ce n'est pas de bon cœur qu'il humilie et qu'il afflige [les enfants des hommes (5). »

Son pardon est assuré :

« Que le méchant abandonne sa voie,
Et le criminel ses pensées,
Qu'il se convertisse à Yahvé, et Il lui fera grâce;

(1) Ez., XVIII, 30-32; XXXIII, 10-16.
(2) « Je t'ai aimée d'un amour éternel,
C'est pourquoi j'ai prolongé pour toi la miséricorde. »
(Jér., XXXI, 3.)
(3) Lam., III, 25. — (4) Ibid., v. 24. — (5) Ibid., v. 31-33.

Qu'il se convertisse à notre Dieu, car il pardonne largement (1). »

« Si le méchant se détourne de tous les péchés qu'il a commis, s'il observe tous mes préceptes et agit selon le droit et la justice, il vivra, il ne mourra pas. Toutes les transgressions qu'il a commises, on ne s'en souviendra plus... Prendrai-je plaisir à la mort du méchant? dit le Seigneur Yahvé. N'est-ce pas plutôt à ce qu'il se détourne de ses voies et qu'il vive? (2) »

Dieu est assez puissant pour rendre la vie à des ossements desséchés, il peut de même assurer la résurrection de la nation juive, le rétablissement de sa vie sur le sol national. « Ainsi parle le Seigneur Yahvé : Voici que j'ouvre vos tombeaux et je vais vous faire remonter de vos sépulcres, ô mon peuple, et je vous ramènerai en la terre d'Israël. Et vous saurez que c'est moi, Yahvé, en me voyant ouvrir vos tombeaux et vous rappeler de vos sépulcres, ô mon peuple. Et je mettrai en vous mon esprit et je vous ferai jouir du repos sur votre sol, et vous saurez que c'est moi Yahvé. J'ai dit et j'exécuterai, oracle de Yahvé (3). » C'est qu'il y va de l'honneur de Yahvé parmi les nations du salut de son peuple. Toute la gloire lui reviendra de cette résurrection inespérée et comme miraculeuse : « Je me sanctifierai en vous, aux yeux des nations (4). »

Une espérance ainsi fondée ne pouvait pas ne pas aboutir ; l'humble contrition des péchés s'achevant en prière confiante engageait la miséricorde divine : « Je connais les pensées que j'ai pour vous, dit Yahvé, pensées de paix

(1) Isaïe, LV, 6-7 : « Revenez, fils infidèles,
Et je guérirai vos infidélités...
Nous voici, nous venons à vous,
Car vous êtes Yahvé, notre Dieu. » (Jér., III, 22.)

(2) Ez., XVIII, 21-23.

(3) Ibid., XXXVII, 12-14.

(4) Ibid., XX, 41 ; XXXVI, 22, 32.

et non de malheur, afin de vous donner un avenir et de l'espérance. Vous m'appellerez et vous viendrez ; et vous me prierez et je vous écouterai. Vous me chercherez et vous me trouverez, parce que vous me chercherez de tout votre cœur et je me laisserai trouver par vous, dit Yahvé, je ramènerai vos captifs, et je vous rassemblerai de toutes les nations et de tous les lieux où je vous ai chassés,... et je vous ramènerai au lieu d'où je vous ai exilés (1). »

L'horizon si sombre s'embrasait de joyeuses clartés ; le découragement engendré par l'épreuve faisait place à une immense espérance née des promesses divines. Israël retrouvera sa vie nationale, mais surtout un renouveau de vie religieuse et de fidélité persévérante. Après avoir purifié son peuple (2), Dieu, de tout son cœur, de toute son âme, mettra sa joie à lui faire du bien (3) : « Car de même que j'ai fait venir sur ce peuple tous les grands malheurs, de même je ferai venir sur eux tout le bien que je leur promets (4). »

« Nations, écoutez la parole de Yahvé
Et annoncez-la aux îles lointaines ;
. . . . . .
Yahvé a racheté Jacob,
Il l'a délivré d'un plus fort que lui.
Ils viennent donc et poussent des cris de triomphe
Sur les hauteurs de Sion ;
Ils affluent vers les biens de Yahvé,
Le blé, le vin nouveau, l'huile, les brebis et les bœufs ;

(1) Jér., XXIX, 11-14 ; XXXI, 16.
(2) « Je ferai sur vous une aspersion d'eaux pures,
Et vous serez purs ;
Je vous purifierai de toutes vos souillures
Et de toutes vos abominations.
Je vous donnerai un cœur nouveau. »
(Ez., XXXVI, 25, 26 ; cf. Jér., XXXI, 33.)
(3) Jér., XXXII, 41.
(4) Ibid., v. 42.

Leur âme est comme un jardin arrosé,
Et ils ont cessé de languir.
. . . . . .
Je changerai leur deuil en joie et je les consolerai ;
A leur douleur je ferai succéder l'allégresse.
. . . . . .
Et mon peuple se rassasiera de mes biens, dit Yahvé (1). »

On sait comment Dieu tint ses promesses et comment fut réalisée l'espérance du peuple élu. La première année de son règne (538), Cyrus rendait un décret libérateur. Les Juifs pouvaient revenir au pays où coulent le lait et le miel, le joyau de tous les pays (2). Le temple est reconstruit et sa gloire dépasse celle de l'ancienne demeure divine. Le culte est à nouveau célébré et atteint à une splendeur qu'il n'avait jamais connue. La vie religieuse est pleine de ferveur et de joie. Le saint nom de Dieu est sanctifié en Israël à la face de toutes les nations. Le Dieu sauveur et miséricordieux pouvait désormais prendre plaisir en son peuple comme en un parfum d'agréable odeur (3).

*
* *

Jamais, peut-être, notre vie d'âme ne traversera de situation aussi tragique et aussi humainement désespérée que celle dans laquelle se trouvait Israël de 586 à 538. C'est l'espérance qui le sauva ; espérance en la toute-puissance de son Dieu et espérance procédant d'une contrition et d'une humilité véritable. C'est l'espérance qui permit au peuple élu de réaliser le plan divin, qui était de donner naissance au Messie, le Seigneur Jésus, le Sauveur du monde. Si l'épreuve douloureuse de la captivité

(1) Jér.., xxxi, 10-14 ; Ez., xxxvi, 9-15.
(2) Ez., xx, 15.
(3) Ibid., v. 41.

fut permise et voulue par Dieu, elle avait pour but de purifier les âmes droites et d'aviver en elles la foi et l'espérance en la Providence d'un Dieu aimant et fidèle : « Il nous a châtiés à cause de nos iniquités, et c'est lui-même qui nous sauvera à cause de sa miséricorde (1). » Les âmes justes comprirent ce dessein, et ce fut leur salut.

Or, nous dit saint Paul : « Toutes ces choses leur sont arrivées en figure, et elles ont été écrites pour notre instruction (2). » Que ces calamités subies et victorieusement surmontées par la nation sainte nous enseignent à supporter les épreuves de ce temps, permises par Dieu, pour nous purifier nous aussi et pour sauver le monde, non point pour notre perte. Telle est la claire vue de notre espérance, son exhortation pacifiante.

Le Saulchoir.

C. Spicq, O. P.

(1) Tob., XIII, 5.
(2) I Cor., X, 11.

Saint Gérard Majella

Sa mission apostolique

(*Suite et fin*)

Les nombreux miracles mentionnés dans la vie de saint Gérard peuvent être un sujet d'étonnement pour plusieurs. Mais pourquoi s'en étonner? L'étude attentive de l'histoire des saints ne nous apprend-elle pas que, à côté des prodiges accomplis pour des motifs plus évidents, il en est d'autres que Dieu semble avoir multipliés pour la seule gloire de son nom et le bon plaisir de sa toute-puissance? De même qu'il a voulu, sans utilité apparente, jeter des myriades d'étoiles dans l'immensité des cieux, comme une poussière d'or, ainsi il aime parfois à répandre avec profusion dans son Église la brillante clarté des miracles.

Chose à remarquer, la surabondance de puissance miraculeuse, la divine Sagesse semble la donner de préférence aux humbles, comme à saint François d'Assise ou à saint Joseph Cupertino. Or il était bien parmi ces petits, saint Gérard que Jésus, à plusieurs reprises du fond du tabernacle, avait appelé *Pazzarello*, mon « petit insensé », et qui avait naïvement répondu : « O Jésus, vous êtes plus insensé que moi, vous qui demeurez prisonnier pour moi dans l'Eucharistie. »

Cependant on peut entrevoir le motif pour lequel Notre-Seigneur gratifia du don des miracles le saint frère.

C'est qu'il lui avait donné une mission extraordinaire, et pour l'accomplissement de cette mission exceptionnelle le concours miraculeux du ciel était opportun ou nécessaire.

La mission confiée à l'humble frère était l'apostolat sans le sacerdoce. Sans être prêtre, il devait par son action et ses paroles, comme par sa prière et ses souffrances, convertir une multitude de pécheurs, rendre plus ferventes les âmes religieuses et réveiller la foi parmi ces contemporains. On était à la fin du XVIII[e] siècle; l'incrédulité avec les mauvais livres commençait à s'introduire dans la société napolitaine, et saint Alphonse avait jugé utile d'écrire en italien de savants opuscules contre les athées et les déistes.

L'apostolat insolite confié à notre saint eut des succès surprenants. « Je n'en finirais pas, dit son historien, si je rapportais toutes les conversions d'âmes livrées au démon que le saint gagna à Jésus-Christ. Les PP. Cajetone et Margotta ont affirmé que cent ouvriers évangéliques n'auraient pu faire ce que son zèle effectua. A Atella, au rapport du P. Ripoli, Gérard seul fit plus de bien que tous les missionnaires. Un grave personnage de son temps atteste que la visite ou le passage du pieux frère dans une paroisse valait une mission. Lorsqu'un pécheur fermait l'oreille aux exhortations des missionnaires, ceux-ci l'adressaient à Gérard, qui triomphait presque toujours de son obstination. Le saint parcourut les provinces de la Pouille et de la Basilicate, d'Avellino et de Bari : partout il laissa, avec le souvenir de ses vertus, les traces ineffaçables de son zèle. Ce zèle ne connaissait pas de bornes : « O mon Dieu, s'écriait notre apôtre, que ne puis-je convertir autant d'âmes qu'il y a de grains de sable sur les rivages de la mer et d'étoiles dans l'immensité du firmament! »

Les occasions d'exercer son apostolat, le saint frère les rencontrait quand il était obligé de servir les retraitants qui, à des époques déterminées, venaient nombreux au couvent, — quand, selon l'usage du pays, il était chargé d'accompagner les missionnaires dans leurs travaux apostoliques, — quand la nécessité forçait les supérieurs à lui imposer passagèrement les pénibles obligations de quêteurs, ou quand les évêques demandaient qu'on l'envoyât dans leur diocèse pour y remédier à des abus et y mettre fin à des scandales. La sainteté de sa vie unie au don des miracles lui avait donné sur les âmes un ascendant souvent irrésistible.

Suivant les indications de la Providence, le zèle de notre humble frère ne s'efforça pas seulement de convertir les pécheurs, il s'occupa encore de réveiller ou de raviver la ferveur des âmes consacrées à Dieu. Éclairé par une foi vive, il voyait dans les âmes religieuses « les épouses de Jésus-Christ, les images vivantes de la Vierge Marie », des chrétiennes appelées à la sainteté. Ces vues surnaturelles communiquaient à ses exhortations une éloquence persuasive qui maintenait ou ranimait la ferveur des monastères. La lumière du don de conseil lui faisait souvent connaître les personnes du monde destinées au cloître. Il en décida un bon nombre à se consacrer à Dieu.

Ce dévouement du vertueux frère aux intérêts des couvents de la région était autorisé par les Supérieurs et par les Évêques : le ciel l'approuva plus d'une fois par des miracles, comme le prouvent les faits suivants :

Un jour, le saint accompagnait un père de famille qui conduisait deux de ses filles au couvent de Foggia. Pour arriver à destination, il fallait traverser une rivière infranchissable en ce moment à cause des pluies. Sur le commandement du frère, les flots se divisèrent pour livrer passage aux voyageurs et reprirent ensuite leur cours tumultueux.

Se trouvant une fois au parloir des Carmélites de Ripacandida, il parla à la communauté de l'amour que nous devons à Notre-Seigneur. Tout à coup il fut ravi en extase; une lumière céleste brilla sur son visage et éclaira tout l'appartement.

Insistons sur les miracles opérés par Gérard. Les uns lui donnaient le prestige requis pour le succès de son apostolat; les autres contribuaient directement à la conversion et à la sanctification des âmes.

Ces miracles nous rappellent la plupart des dons signalés par les Mystiques : *puissance sur les éléments, — augmentation merveilleuse du pain et des aliments, — guérison prodigieuse des malades, — vols extatiques, — bilocation, — invisibilité, — empire sur les démons, — don de prophétie, — science infuse, — intuition des consciences.*

Citons quelques faits.

Puissance sur les éléments. — Lorsqu'il séjournait à Naples avec le P. Margotta vers 1754, Gérard passa un jour de tempête près de la mer, lorsqu'il aperçut une barque rejetée par le vent loin du rivage, malgré les efforts des matelots pour l'y ramener. La fureur des vagues était telle que tout sauvetage paraissait impossible et l'embarcation avec les gens qui s'y trouvaient était sur le point d'être engloutie par les flots. A ce lugubre spectacle, le saint rejette son manteau flottant sur les épaules, fait le signe de la croix et avance dans la mer en furie. Il crie à la barque : « Arrête, au nom de la très sainte Trinité »; puis il la saisit et l'amène sur la rive, comme s'il eût tiré un morceau de liège. Miracle! miracle! s'écrie-t-on de toutes parts; mais l'humble religieux eut soin de se soustraire aux ovations de la foule.

Augmentation miraculeuse de pains et d'autres aliments. — Notre-Seigneur a quelquefois donné à ses saints le pouvoir de faire ce prodige que lui-même a voulu opérer. Il l'accorda plus d'une fois à Gérard.

Ce fut une opinion constante à Caposèle, dit le P. Tannoia, que les pains se multipliaient dans les mains de notre saint. Un étudiant attesta avoir vu de ses yeux se remplir de pain les corbeilles dont le pieux frère venait de distribuer le contenu aux pauvres.

Pendant la famine de 1754, nous l'avons raconté, l'humble Gérard fut chargé de nourrir les pauvres qui vinrent journellement au nombre de deux cents pour implorer la charité à la porte du couvent. Craignant bientôt que les provisions assez réduites de la maison ne fussent épuisées, le Supérieur alla visiter le grenier. Quelle ne fut pas sa surprise de le voir regorger de froment! Rencontrant alors Santorelli, le médecin du couvent, il s'écria : « Mon cher Docteur, notre provision de grain était presque épuisée; je m'en suis plaint à Gérard, qui m'a répondu : « Dieu y pouvoira », et en effet, je viens de trouver le grenier plein de blé.

Un jour, l'heure du dîner allait sonner pour la communauté et, à la cuisine, rien n'avait été préparé. Notre saint, qui était cuisinier, avait été si absorbé par l'oraison après sa communion, qu'il n'avait pas songé à la préparation du repas. Un frère arriva vite pour lui reprocher son oubli, et lui de répondre avec calme : « Homme de peu de foi! Et les anges, qu'ont-ils à faire? » Quelques minutes après, quand la communauté entra au réfectoire, le dîner était prêt.

Guérison des malades. — Parmi les dons miraculeux se trouve le pouvoir de guérir les malades. Gérard reçut dans une large mesure ce don que saint Paul appelle *gratia sanitatum* (I Cor., 12).

A Lacedonia, le choléra faisait des victimes. L'archidiacre, Antoine Saponera, en était fortement atteint. Notre pieux frère vint le visiter. « Archidiacre, lui dit-il, rendez gloire à Dieu, vous êtes guéri. » A l'instant la

santé fut rendue au malade. Le saint guérit également le frère de l'archidiacre.

Une jeune fille de Viétri était estropiée et percluse de naissance. Incapable du moindre mouvement, elle demeurait toujours couchée ou assise dans une chaise. Voyant les souffrances de la petite infirme, notre saint lui dit simplement : « Venez, venez à moi. » L'enfant, guérie aussitôt, se leva et courut baiser la main de son bienfaiteur.

Notre saint rendit encore la santé à plusieurs personnes atteintes de folie, entre autres à une jeune fille dont l'état de démence excitait la compassion de toute la petite ville de Lacedonia. Vivement peiné, Gérard se fit conduire chez elle, et là, par la seule vertu du signe de la croix, il la guérit. Reconnaissante, la miraculée se mit aussitôt à chanter les louanges de Dieu et de la Vierge Marie.

La liste complète des malades guéris par notre saint paraîtrait bien longue, si nous la mettions sous les yeux du lecteur.

Les vols extatiques. — Nous avons parlé plusieurs fois des extases ascensionnelles de notre pieux frère. Mentionnons aussi *les vols extatiques* dont furent témoins quelques-uns de ses contemporains. Un jour, Gérard revenait à Deliceto avec deux jeunes ouvriers. Sur le bord du chemin qui va du bourg au couvent s'élève une chapelle dédiée à la sainte Vierge. Le serviteur de Dieu en prend occasion pour faire tomber la conversation sur le rôle miséricordieux de Marie. Tout à coup il s'arrête, prend un crayon, trace quelques mots sur une feuille de papier qu'il jette ensuite dans l'air comme s'il eût voulu envoyer un message au ciel. A l'instant, les deux ouvriers le voient s'élever dans les airs et s'envoler avec la légèreté de l'oiseau jusqu'à un endroit appelé : *Il fiancese*, distant d'environ un demi-kilomètre. Là il touche terre, et rentre

tranquillement au couvent. Les deux témoins de cette scène vivaient encore en 1804. Un autre témoin affirme que le même fait se reproduisit au même endroit dans une autre circonstance.

Bilocation. — Un phénomène mystique plus rare que le vol extatique, c'est *la bilocation* mentionnée plusieurs fois dans l'histoire de notre thaumaturge. Les biographes nous racontent qu'un malade de Lacedonia désirait beaucoup voir le saint. Celui-ci, bien qu'il n'eût pas quitté le couvent, apparut au malade, fit sur son front le signe de la croix et le laissa guéri. Il alla de même faire une visite à un infirme de Caposèle réduit à une misère extrême, lui donnant tout ce dont il avait besoin, comme le pauvre infirme le raconta à un jeune homme nommé Théodore Cleffi. Or celui-ci, au moment où le saint exerçait la charité au dehors, s'était entretenu avec lui, à l'intérieur du couvent.

Selon le P. Margotta, Gérard fut une nuit constamment dans sa chambre et tout à la fois en adoration devant le Très Saint-Sacrement, dans le chœur de l'église des Franciscains. On le vit encore un jour en même temps dans son couvent et dans la ville de Muro.

Cette présence simultanée en plusieurs endroits eut des caractères particuliers dans les circonstances suivantes. Un jour, le médecin Santorelli, en faisant sa tournée des malades, voyait partout Gérard à ses côtés, intellectuellement, mais clairement, comme s'il l'eût vu de ses yeux. Les visites faites, le docteur vint au couvent, où il trouva le saint vaquant à ses occupations ordinaires. « Que vouliez-vous de moi, s'écria-t-il, pour m'avoir escorté toute la journée? » Et l'humble frère de répondre : « Ne saviez-vous pas que je devais partir demain? Je voulais encore voir mes chers malades avant de m'en séparer. »

L'invisibilité est une autre faveur accordée à notre saint,

et cela à l'époque où la calomnie vint noircir sa réputation. Lorsque la lumière commença à se faire sur son innocence, on adoucit à son égard les mesures de rigueur et on lui permit de communier. Plein de joie, le bon frère, dans le but de mieux se préparer à la réception de l'Eucharistie, après de longs jours de privation, demanda naïvement à Notre-Seigneur de n'être vu ni dérangé par personne. Mais voilà qu'on eut besoin de ses services. On le chercha partout, dans sa chambre, comme ailleurs, sans pouvoir le trouver.

Quand l'heure de la messe sonna, le serviteur de Dieu apparut tout à coup au milieu d'un corridor. Le P. Giovenale, son supérieur, qui avait été inquiet de sa disparition lui fit subir un sévère interrogatoire. L'humble frère répondit simplement que pour mieux s'entretenir avec Nôtre-Seigneur il lui avait demandé de le rendre invisible. « Évitez désormais, dit le P. Supérieur, de faire de telles prières. » Gérard se rendit alors à l'église pour communier. Quand il en sortit, le docteur Santorelli, alors présent, l'interrogea amicalement sur ce qui s'était passé : il voulut en avoir le cœur net. Après son enquête, il resta convaincu que le vertueux frère était invisible dans sa chambre quand on vint l'y chercher.

L'empire sur les démons que Dieu donne parfois à ses saints fut accordé à Gérard.

Voyageant un soir de Melfi à Lacedonia, notre saint s'égara dans les bois qui longent l'Olfanto. La nuit était obscure. Tout à coup, quelqu'un surgit dans les ténèbres, prononçant des paroles menaçantes et barrant le passage au voyageur. Celui-ci, d'abord surpris, reconnut vite la présence de l'Esprit mauvais. Il adressa une fervente prière à Dieu; puis avec autorité il dit au démon : « Au nom de la Très Sainte Trinité, je te commande de prendre la bride de mon cheval et de me conduire sain et sauf

à Lacedonia. » Force fut à l'ange déchu de se soumettre. Il s'exécuta en maugréant. A onze heures de la nuit, on parvint à Lacedonia. « Eh bien ! te voici arrivé », grommela le démon, et il disparut.

A propos de cet ordre intimé par Gérard au nom de la Très Sainte Trinité, faisons observer que le pieux frère d'ordinaire s'adressait directement à la Trinité sainte, quand il se sentait incliné à commander au démon ou aux éléments déchaînés.

Dans son dernier voyage à Senerchia, Gérard aperçut un grand attroupement autour d'un possédé qui se roulait par terre dans d'horribles convulsions et ne se laissait approcher de personne. Le serviteur de Dieu va droit au malheureux. « Qui es-tu? » demanda-t-il avec autorité. « Je suis le démon », répondit une voix caverneuse. Et le frère de reprendre : « Au nom de la Très Sainte Trinité, je te commande de laisser cet homme en paix. » « Je m'en vais, riposte le démon, mais tu me le payeras. » A l'instant le malheureux possédé fut délivré.

Qu'on ne veuille pas croire cependant que le saint fût un de ces crédules enclins à voir un peu partout des interventions diaboliques. Une malheureuse femme feignait d'être possédée. Pendant plusieurs mois des prêtres avaient récité sur elle les prières de l'exorcisme. Averti du fait, le vertueux frère assura que la prétendue possédée n'était qu'une hypocrite. Il se la fit amener, lui dit dans quel dessein elle faisait la possédée. « Si vous continuez, ajouta-t-il, je parlerai, et vous serez couverte de confusion. »

Don de prophétie. — Les prophéties faites par saint Gérard avaient pour but de convertir les âmes, de les édifier, de les avertir, de les sanctifier. Rappeler toutes ces prophéties nous ferait sortir des limites que nous nous sommes tracées. Citons-en une en passant. A Oliveto,

notre humble frère, apercevant un enfant devant une maison, s'arrêta et s'écria : « Oh ! quel monstre nourrit cette maison ! » L'exclamation fit impression. C'était une prédiction qu'on n'oublia point. En grandissant l'enfant ressembla moins à un homme qu'à un démon. Sa mort fut aussi déplorable que sa vie. Au moment où il s'apprêtait à tuer son père qui lui avait reproché un crime, il fut tué lui-même par son père menacé de mort.

Science infuse. — Les contemporains de notre saint ont été émerveillés de sa science théologique et mystique : elle était un don de Dieu. Le savant D. Bozio de Caposèle, qui l'avait connu, écrivit : « Les sages du siècle restaient confus et muets en sa présence. Privé de toute instruction, il puisait ses lumières dans les sources d'eau vive du Sauveur et non dans les citernes boueuses de l'esprit humain. Les premiers théologiens devaient s'humilier en s'entretenant avec lui. Les mystères les plus obscurs devenaient lumineux quand il les exposait... »

Intuition des consciences. — Cependant le don qui, plus que les autres, brilla dans la vie de Gérard, ce fut celui de lire dans les consciences.

L'œuvre des retraites était organisée dans le couvent de Deliceto. Périodiquement prêtres et séculiers y venaient suivre les saints exercices. On y remarqua des conversions éclatantes, grâce aux lumières surnaturelles qui éclairaient le pieux frère sur l'état des consciences. Qu'il nous suffise de rapporter l'un ou l'autre fait.

Un retraitant vivant dans le sacrilège suivait les exercices par respect humain, décidé à communier sans changer de vie. Gérard l'aborda, lui montra l'énormité des sacrilèges déjà commis et de ceux dont il allait se rendre coupable. Épouvanté et contrit, le retraitant alla se confesser avec humilité et repentir. Ensuite, plein de joie d'avoir recouvré l'amitié divine, il raconta à ses compagnons ce qui lui était arrivé.

Un gentilhomme tourmenté par des sentiments de désespoir qu'il dissimulait soigneusement était sur le point de cesser sa retraite et de partir. Le saint vint subitement le trouver et lui dit sans détour : « Chassez bien vite de votre cœur le désespoir que l'enfer vous inspire. Dieu et la sainte Vierge vous aideront. » Le malheureux gentilhomme fut stupéfait. Il sentit à l'instant toutes ses angoisses disparaître.

Non seulement durant les retraites, mais aussi en d'autres occasions, l'humble frère contribua à convertir les pécheurs en leur dévoilant le mauvais état de leur conscience.

L'archevêque de Conza était venu passer quelques jours à Caposèle avec un jeune homme dont il avait fait son secrétaire à cause de ses aptitudes pour les affaires. Notre saint entoura le secrétaire de prévenances et d'égards. Quand il eut conquis sa sympathie et sa confiance, au bout de trois jours, il lui dit, les larmes aux yeux : « Cher ami, je ne puis pas m'expliquer votre gaîté, vu que votre âme est dans la disgrâce de Dieu. Vous ne pouvez le nier, vous êtes marié et votre femme est à Rome. Pourquoi faire semblant d'être libre et mener secrètement une vie désordonnée? » Voyant sa conduite dévoilée, le secrétaire se jeta aux pieds du frère et le conjura de l'aider de ses prières et de ses conseils. Il reçut ensuite avec ferveur les sacrements. Ramené miraculeusement à Dieu, il ne craignit pas de raconter à l'archevêque ce qui était arrivé. Il retourna à Rome, rejoignit sa famille et ne s'écarta plus de la ligne du devoir.

Une personne de Melfi qui dissimulait le mauvais état de son âme sous les voiles de la piété parvint à avoir un entretien avec le serviteur de Dieu. Celui-ci la laissa parler un instant ; puis il lui dit d'un ton grave : « Ma fille, depuis des années vous recevez sacrilègement les sacre-

ments. Allez, confessez-vous bien, si vous ne voulez pas tomber en enfer. » La pauvre femme fut épouvantée ; elle répara noblement ses fautes par une vie réellement pieuse. Reconnaissante, elle voulut que sa conversion fût mentionnée dans l'histoire du frère qui l'avait sauvée.

Les faits de ce genre sont nombreux dans la vie de notre saint. Impossible de les énumérer tous.

A la vue des multiples prodiges cités dans ces pages, on peut être tenté de dire : Gérard est *un saint admirable* ; mais il n'est pas du nombre des *saints imitables*.

Certes notre thaumaturge a été admirable et à ce seul titre son histoire est utile à lire, parce qu'elle nous rappelle les merveilles de la grâce, parce qu'elle réveille notre foi à l'action du monde surnaturel et parce qu'elle nous porte à implorer le secours du ciel dans les misères de la vie.

Cependant notre humble frère est ausssi *un saint imitable*. Constamment il a été saintement préoccupé de reproduire dans sa vie les divines vertus de Jésus-Christ : il a été doux, patient, obéissant, laborieux, affable, zélé, charitable, oublieux de lui-même. Nous pouvons et devons imiter ces admirables exemples de vertu qu'il nous a laissés.

Saint Gérard a eu une vertu dominante : la conformité à la volonté de Dieu. A la vérité, le Seigneur a voulu de lui des choses extraordinaires, depuis les macérations les plus étranges jusqu'aux plus sublimes élans de la contemplation. Mais le fond essentiel de sa sainteté n'a pas varié pour autant. Consulter en toutes choses la volonté divine, accepter cette volonté avec résignation et amour, la découvrir à travers les injustices des hommes, l'accomplir fidèlement : tel a été, en fin de compte, le caractère essentiel de la vie de notre héros ; tel doit être le trait principal de la nôtre.

J. Dosda, C.SS.R.

L'abbé Joseph-M. Girard
(1874-1921)

Vingt-deux ans de martyre

Sous ce titre (1) a paru un très beau livre de Myriam de G. que nous devons particulièrement recommander aux personnes éprouvées, surtout aux malades retenus des mois et des années sur un lit de souffrance. C'est la biographie de l'abbé Joseph-M. Girard de Sées (Orne), qui, peu après avoir reçu le sous-diaconat et donc avant d'avoir eu la consolation de dire une seule fois la sainte messe, fut terrassé par la tuberculose osseuse et resta vingt-deux ans alité, torturé par son mal. L'auteur montre comment, au début, le jeune sous-diacre voulut guérir à tout prix, comment, ne guérissant pas, il eut la tentation de se suicider, mais se résigna et trouva enfin la joie dans son martyre, en offrant quotidiennement ses souffrances pour les âmes sacerdotales.

Ce beau livre, précédé d'une préface d'Henri Bordeaux, n'est pas seulement couronné par l'Académie française et par la Société nationale d'encouragement au bien, il porte une lettre autographe de Sa Sainteté Pie XI à l'auteur, qui est elle-même retenue sur un lit de douleur depuis quinze ans. « Heureux, lui écrit le Saint-Père, ceux qui peuvent dire avec l'Apôtre : *Je suis plein de joie dans mes*

(1) *Vingt-deux ans de martyre*, par Myriam de G. 5e édition, 1928. Emmanuel Vitte, Lyon, 3, place Bellecour; Paris, 5, rue Garancière, 1 vol. 10 fr., franco 10 fr. 85.

souffrances pour vous, et ce qui manque aux souffrances du Christ, en ma propre chair, je l'achève, pour son corps qui est l'Église. C'est ce que Nous a fait penser et dire la lecture de *Vingt-deux ans de martyre*, un livre vraiment digne de l'admirable sujet, auquel bientôt quatorze ans de bonne souffrance, plus que ses beaux livres précédents, ont préparé l'auteur... »

Myriam de G. montre en effet comment l'abbé J. Girard, intellectuel, poète et musicien, ardemment désireux de se dévouer dans l'apostolat, fougueux même, devint l'homme de la douceur et de la résignation joyeuse dans l'amour. Par ce très beau récit, écrit d'une plume toujours vivante, elle apprend à souffrir et même à être heureux dans la souffrance. On sent que c'est d'expérience qu'elle parle.

*
* *

Pour inviter à lire cette biographie, notons quelques traits particulièrement significatifs de l'héroïque malade.

Comme le dit l'auteur, p. XXI sq. : « Nul ne s'improvise héros de la croix. Nul ne le devient en un jour... Lorsque, exténué par le mal physique, il faut encore porter des peines morales atroces, et trouver, malgré cette double source d'abattement intense, la force de réagir, de vouloir agir quand on ne peut déjà plus vivre..., la force de se vaincre, en se faisant doux et humble, aimable et oublieux de soi, oh! il faut bien vraiment *aimer* Dieu pour le faire, et le cher abbé le faisait. »

Peu à peu il apprit à connaître et à aimer « le Jésus des grands souffrants, des brisés, des anéantis, des oubliés ».

Au début il était fort peu disposé à l'immobilité et peu aimable quand il souffrait : il brusquait la religieuse infirmière et sa famille ; il voulait malgré tout continuer à se tenir au courant du mouvement intellectuel, social, poli-

tique; il voulait guérir pour devenir « un prêtre savant », dit-il lui-même; il fait alors des sciences, des langues étrangères, etc. Peu à peu il arrive à comprendre qu'il devait lire surtout des vies de saints.

Peu à peu il entend le sens de sa vocation : Dieu a sur lui des desseins d'immolation profonde; sa prêtrise, comme dit l'auteur, doit être un martyre; sa première et unique messe, une messe de désir qui durera vingt-deux ans.

Comprenant que ce n'est pas l'étude des sciences ni des langues, ni l'apostolat extérieur que le Seigneur attend de lui, il écrit (p. 29) : « Avant de travailler à la réforme des autres, c'est à la sienne qu'il faut se mettre, car celle-ci conditionne la première!... Oh! je le sais bien, Dieu est un maître dans l'art du crucifiement, et il y a dans la vie des heures de dégoût, des heures terribles où l'on n'espère plus, où, découragé de tout, on a la tentation de se débarrasser d'une vie pleine de misères, de chagrins, et qui semble le plus long, le plus douloureux des châtiments. Oui, j'ai éprouvé ces terreurs, j'ai passé par ces heures formidables, et je compatis d'autant mieux à la douleur des pauvres malheureux, au cœur desquels monte et grandit toujours cette affreuse désolation... Mais ce n'était qu'une tentation, ô mon Dieu! Une tentation que la grâce victorieuse a vaincue;... par elle j'ai appris à consoler mes pauvres frères affligés... Tenté de me demander si le suicide ne serait pas le meilleur moyen de me rendre heureux, vous le savez, je me tournai alors vers la croix, dans un besoin d'amour et de protection, et la croix me répondit dans son divin langage que tout cœur anxieux entend, que toute plainte écoute, que toute misère invoque... Elle me répondit : Espère en Dieu! Sa grâce te suffit!... Une courte vie pour une éternité de bonheur!... » La croix se tut; c'était assez, j'étais consolé.

« Je ne me plains pas, je ne m'ennuie pas, je remercie l'Amour de m'avoir crucifié par amour... Mais il me faut l'amour qui ne recule pas... la bonne volonté, la confiance extrêmes;... je donnerais toutes mes richesses intellectuelles pour cette fortune. Je désire l'amour de la souffrance. J'espère que Notre-Seigneur voudra bien m'accorder un amour *résistant à tout et progressant en tout*, l'amour de la croix, l'amour dans la confiance et la joie.

« ... Je comprends que, si je n'ai pu être prêtre comme je le désirais, si je ne le deviens jamais, je puis l'être sous une forme qui ouvre à mon besoin d'apostolat les plus belles perspectives. Que me manque-t-il pour cela?... Un amour fou de Notre-Seigneur!... pour Celui qui ne s'est pas dispensé de souffrir pour moi, quand il n'avait qu'un mot à dire pour cela. »

Il se résigna d'abord, tant bien que mal, sans comprendre la vraie, l'austère, l'immense valeur de sa croix; puis, voyant qu'il ne pouvait guérir, il comprit, dit-il, qu'il s'était trompé de chemin et d'études et se mit à l'étude de la vie des saints. « Ah! je consentirais bien, écrit-il alors, à l'oubli de toute science humaine, pour acquérir celle du véritable amour. »

*
* *

Il eut dès lors une vie de contemplatif crucifié; son activité était celle de la prière cachée. C'est de cette prière surtout que Donoso Cortès écrivait : « Je crois que ceux qui prient font plus pour le monde que ceux qui combattent, et que, si le monde va de mal en pis, c'est qu'il y a plus de batailles que de prières! »

La maladie s'aggrave de plus en plus, malgré les multiples opérations. Tous les os, depuis l'os coxal jusqu'à l'extrémité du pied, sont infectés. La hanche est ouverte, le fémur évidé sur vingt centimètres de longueur, le

genou percé de part en part. « Il me semble, dit-il, avoir la jambe en enfer. » De plus, l'estomac étant rebelle à toute ingestion, il faut lui faire de multiples injections de sulfate de quinine pour essayer de calmer un peu la fièvre, et partout où ces injections ont été pratiquées, de gros abcès se déclarent, jusqu'à huit et neuf à la fois...

« Ah! si j'avais la santé! » pense le pauvre abbé; mais appelant à son aide Marie, Mère de pitié, il comprend que sa vie est à vivre *où* il est... *comme* il est.

Lisez ces admirables chapitres : « Ce qu'est une vie de malade, — intimité douloureuse et aimée, les visites, les joies de son calvaire », etc., vous y trouverez la suite de ses sacrifices offerts par amour, le sacrifice de sa lyre et de ses vers dont quelques-uns très beaux. — « Je dois devenir un saint, non un poète! » — jusqu'au dernier *fiat*, avant le *Nunc dimittis*.

« Mes meilleures joies, écrivait-il, me sont toujours venues de mes sacrifices les plus généreux... Pour vivre, puisqu'il faut des joies, à ceux qu'il crucifie, Dieu en donne de spéciales, plus mystérieuses, plus vraies, plus durables. » — *Hostia pro Hostia* est bien le résumé de cette vie; si le saint abbé n'a pas participé, par l'ordination sacerdotale, au sacerdoce du Christ, il a participé à son état de victime. La souffrance, disait-il, est une école qui apprend des choses qu'on n'apprend pas ailleurs... Pour rien au monde je ne voudrais perdre ce que j'y ai gagné et appris! »

*
* *

Quand, par un voyage des plus fatigants, il retourne à Lourdes, pour la quatorzième fois, avec le pèlerinage national, il écrit : « Je veux obtenir de Marie la force de supprimer le calmant, mon unique ennemi. Je veux, par elle, devenir bientôt une hostie vraiment très pure,

très aimante, très généreuse, et, dans la mesure de l'amour et de la générosité, très heureuse. L'Immaculée doit faire de son misérable serviteur, un saint... un saint! oui, un saint où l'image du Christ souffrant sera gravée... »

... « Je ne viens pas à Lourdes pour demander ma guérison, mais pour obtenir la conversion des pécheurs. » Ce chapitre sur « Lourdes, la souffrance, le Thabor », est un des plus beaux de l'ouvrage; c'est à Lourdes que le cher malade révélait sa vie profonde; sa physionomie renvoyait de la lumière, surtout quand il parlait de Jésus et de Marie; sur son visage passait quelque chose de l'éternité.

Ce pèlerinage à Lourdes sauva des âmes; la prière du saint abbé fut exaucée. Mais cela lui coûta cher; comme le dit l'auteur, « la sainteté est le plus rude des métiers ».

Le *fiat* suprême fut le parfait couronnement de cette vie. L'infection généralisée s'étendait de l'intérieur à l'extérieur; sa hanche était rongée chaque jour un peu plus, par une horrible plaie...; sous ses chairs déchirées l'épine dorsale devenait visible et trois côtes étaient à nu; visible aussi le frémissement des nerfs de la jambe et le tremblement des poumons. Avec cela 40° ou 41° de fièvre, le muguet et des maux de tête excessifs.

Le malade ne sait plus que devenir. Marie vient le consoler, en s'inclinant vers sa souffrance, en lui faisant dire son *Fiat*, comme elle au pied de la Croix. Le saint abbé prie : « Mon Jésus, aidez-moi à souffrir! *Fiat!... Fiat! Fiat!...* Je resterai volontiers encore 22 ans comme cela pour que le bon Dieu nous donne de saints prêtres. »

Quelques heures après, l'héroïque malade s'éteignait en disant : « Jésus... je n'en puis plus, venez!... venez... »

***

On a dit avec raison : « De l'invisible beauté les un

dissertent, les autres vivent. » Voilà une âme arrivée à la contemplation divine, à la vraie sagesse et à la perfection de l'amour.

Pourquoi n'y arrivons-nous pas? pourquoi même dans la vie sacerdotale et religieuse le nombre de ceux qui y arrivent est-il relativement restreint? — Parce que très souvent la conversation avec Notre-Seigneur est interrompue, parce que l'office divin, récité en particulier ou en commun, est mal dit, précipité, mécanique, sans vie, parce qu'il reste trop souvent une prière sans âme, sans esprit de foi, qui n'atteint pour ainsi dire pas la grande poésie des psaumes. Parce que à la racine de l'étude et de la prédication il n'y a pas assez la divine charité, qui est l'âme de l'apostolat. Parce qu'on ne voit pas assez dans les difficultés quotidiennes, les insuccès, les contradictions, comme les leçons de choses de la Providence, qui veut purifier notre vie de tout l'amour-propre, de tout l'égoïsme, ou de tout le « nosisme », sorte d'égoïsme à plusieurs, qui l'entache.

L'abbé J.-M. Girard nous dit cela, sans reproches, ni exhortations; c'est sa vie même, qui dans une grande sérénité nous exhorte. Par un chemin de croix exceptionnel il est arrivé à une haute contemplation et à un grand amour de Dieu et des âmes; par des croix moins pesantes, qui sont le partage de tous, chacun de nous, s'il prie vraiment, s'il est généralement docile au Saint-Esprit, arrivera dans une mesure à ce sens surnaturel des mystères du salut, à cette intelligence vive, pénétrante, à cette connaissance savoureuse de la valeur infinie de la messe chaque jour, chaque minute offerte par le Christ, et aussi à l'amour de Dieu qui rayonne et qui au milieu même des épreuves conserve l'âme dans la paix et permet de la donner aux autres.

fr. R. Garrigou-Lagrange, O. P.

TEXTES ANCIENS (1)

Marie de l'Incarnation

(*Extraits*)

Le mariage spirituel

XXII. — J'ai toujours expérimenté qu'alors que la divine Majesté m'a voulu faire quelque grâce extraordinaire, outre les préparations et dispositions éloignées, j'expérimentais, la chose étant proche, qu'elle m'y disposait d'une façon très particulière par un avant-goût qui, dans sa paix, ressentait le paradis. Je ne puis m'exprimer autrement pour la dignité de la chose. Dans ces pressentiments, je lui disais : « Que voulez-vous me faire, mon cher Amour? »

(1) Les textes qui suivent sont tirés du II[e] volume des *Écrits spirituels* de Marie de l'Incarnation, — Les Écrits spirituels de Québec, — et plus précisément de la *Relation* que la Vénérable Mère écrivit en 1654. Nous les donnons sous le titre de *Mariage spirituel*, parce qu'ils sont consacrés au récit de cette faveur et de l'état qui en fut la conséquence. Ils se rapportent aux années 1627-1628, Marie étant encore dans le monde. Nous y avons joint en guise de conclusion — conclusion seulement de ces extraits — le récit de la dernière des visions de la sainte Trinité de Marie de l'Incarnation. Ce ravissement qui eut lieu deux mois après l'entrée de la Vénérable Mère aux Ursulines, mars 1631, marque la fin de ses grandes extases.

Dans notre II[e] volume nous reproduisons la *Relation* de 1654 d'après le texte d'un manuscrit conservé au monastère des Ursulines des Trois-Rivières (Canada). C'est ce texte que nous donnons ici. Nous avons seulement supprimé toutes les variantes et la plupart des notes qui l'accompagnent dans son édition intégrale.

Ensuite, j'expérimentais son opération, et pour l'ordinaire, il me faisait changer d'état.

Ensuite donc du précédent (1), un matin, étant en oraison, Dieu absorba mon esprit en lui par un attrait extraordinairement puissant. Je ne sais en quelle posture demeura mon corps. La vue de la très auguste Trinité me fut encore communiquée et ses opérations manifestées d'une façon élevée et plus distincte qu'auparavant (2). La première fois, l'impression que j'en avais eue avait fait son principal effet dans l'entendement, et, comme j'ai dit ci-devant, il semblait que la divine Majesté me l'avait faite pour m'instruire et m'établir et me disposer à ce qu'elle me voulait faire ensuite; mais en cette occasion ici, quoique l'entendement fût aussi éclairé et plus qu'en la précédente, la volonté emporta le dessus, parce que la grâce présente était toute pour l'amour, et par l'amour mon âme se trouva toute en sa privauté et en la jouissance d'un Dieu d'amour.

Donc, comme étant abîmée en la présence de cette sur-adorable Majesté, Père, Fils et Saint-Esprit, en la reconnaissance et confession de ma bassesse, en lui rendant mes adorations, la sacrée Personne du Verbe divin me donna à entendre qu'il était vraiment l'Époux de l'âme fidèle (3). J'entendais cette vérité avec certitude, et la signification qui m'en était donnée m'était préparation

(1) Il s'agit de l'état déterminé par la grâce de l'impression des Attributs divins dont venait de parler l'article XXI.

(2) Marie de l'Incarnation avait été favorisée d'une première vision de la sainte Trinité deux ans plus tôt, en 1625.

(3) Ce ravissement comporta deux phases principales : d'abord une extase dans la vue des trois Personnes divines; puis, comme par une sorte de concentration des puissances de l'âme, une extase dans la Personne du Verbe. La *Relation* que Marie de l'Incarnation écrivit de sa vie en 1633 a davantage insisté sur la première. Celle de 1654 ne fait que l'indiquer et s'étend presque uniquement sur la seconde, qui semble avoir été la plus longue et le centre du ravissement. On pourra

prochaine de la voir effectuer en moi. En ce moment, cette suradorable Personne s'empara de mon âme, et, l'embrassant avec un amour inexplicable, l'unit à soi et la prit pour son épouse. Lorsque je dis qu'il l'embrassa, ce ne fut pas à la façon des embrassements humains. Il n'y a rien de ce qui peut tomber sous le sens qui approche de cette divine opération, mais il me faut exprimer à notre façon terrestre, puisque nous sommes composées de la matière. Ce fut par des touches divines et des pénétrations de lui en moi et d'une façon admirable de retours réciproques de moi en lui, de sorte que n'étant plus moi, je demeurai Lui par intimité d'amour et d'union, de manière qu'étant perdue à moi-même, je ne me voyais plus, étant devenue Lui par participation. Puis, par de petits moments, je me connaissais et avais la vue du Père Éternel et du Saint-Esprit, puis de l'unité des trois divines Personnes. Étant dans les grandeurs et dans les amours du Verbe, je me voyais impuissante de rendre mes hommages au Père et au Saint-Esprit, parce qu'il tenait mon âme et toutes ses puissances captives en lui, qui était mon Epoux et mon Amour, qui la voulait toute pour lui. Dans l'excès de son divin amour et de ses embrassements, il me permettait néanmoins de porter mes regards de fois à autres au Père au Saint-Esprit, et ces miens regards portaient signification de ma dépendance, quoiqu'il ne se passât rien d'imaginaire, soit par similitude ou autrement. En cette occasion, mon âme connaissait les opérations distinctes de chacune des trois divines Personnes. Lorsque le sacré Verbe opérait en moi, le Père et le Saint-Esprit regardaient son opération, et toutefois cela n'empêchait pas l'unité, car l'on conçoit l'u-

comparer les deux récits de la Vénérable Mère. Nous avons reproduit celui de la *Relation* de 1633 dans *La Vie Spirituelle* de février 1929, pp. 568-570.

nité et la distinction sans confusion, et tout cela d'une façon inénarrable, chacune des Personnes étant libre de son opération (1).

Il faudrait que j'eusse la faculté des Séraphins et autres Esprits bienheureux pour pouvoir dire ce qui se passa en cette extase et ravissement d'amour qui, attirant l'entendement après elle, le rendit dans une impuissance de regarder autre chose que les trésors qu'il possédait dans la sacrée Personne du Verbe Éternel. Je dirai mieux, disant que les puissances de mon âme étant englouties et absorbées et réduites à l'unité de l'esprit, étaient toutes dans le Verbe, qui y tenait lieu d'Époux, donnant et la privauté et faculté à l'âme de tenir rang d'épouse, laquelle en cet état expérimente que le Saint-Esprit est le moteur qui la

(1) Dans la seconde phase du ravissement, l'âme de Marie est tout entière recueillie dans la Personne du Verbe, toute ouverte à son opération. Les deux autres Personnes sont, comme le dit la Vénérable Mère, presque perdues de vue. Quand elles reparaissent dans le champ de son impression, ce n'est point pour agir à leur tour dans son âme, c'est pour regarder l'opération du Verbe. Marie note que *cela n'empêchait point l'unité.*

Ce disant, elle constate un fait. Elle aurait pu interroger Dieu, lui demander de lui expliquer dans une nouvelle lumière *comment cette distinction d'opérations n'entamait point l'unité.* Elle ne l'a point fait. Elle avait pour principe dans ses grandes grâces de se contenter du don qu'elle recevait, demeurant volontairement dans l'ignorance de ce qui ne lui était pas encore manifesté : ceci pour ne point donner dans une curiosité qu'elle aurait estimée sacrilège. Elle n'a point écrit en théologienne graduée. Elle a dit non ce qui est en soi, *mais ce qu'elle a expérimenté et comme son expérience le lui a découvert.* Dom Claude Martin, dans son imprimé, n'a pas hésité à remanier le texte de l'original. Il fait écrire à sa mère : « Lorsque le sacré Verbe opérait en moi, le Père et le Saint-Esprit regardaient son opération, et toutefois cela n'empêchait point l'unité *du principe agissant qui était le même dans les trois Personnes*; car je voyais sans confusion *l'unité du principe et l'appropriation de l'opération*, et tout cela d'une manière ineffable. » On s'étonnerait à bon droit avec M. Bremond de voir tant de précision savante sous la plume de Marie. Ce texte, « où défile non sans un peu de fracas toute l'École », n'est qu'une interprétation d'éditeur.

fait agir de la sorte avec le Verbe. Il serait impossible à la créature bornée et limitée d'avoir une telle hardiesse de traiter de la sorte avec son Dieu. Et même, quand elle serait tellement oublieuse d'elle-même de le vouloir entreprendre, il ne serait pas en son pouvoir. Ces opérations ici étant tout à fait surnaturelles, l'âme n'y fait que pâtir et il ne lui serait pas possible de s'en distraire ni d'y mettre du plus ou du moins, et les suites et les effets qui en résultent font voir cette vérité; et comme l'âme a été prévenue dans cette haute grâce et s'est plus tôt vue dans la possession qu'elle n'a aperçu y devoir entrer, cela arrive si subitement qu'il n'y a qu'un Dieu de bonté et tout-puissant d'agir sur sa créature qui puisse faire une telle impression et opération.

Et l'âme expérimente sans cesse ce moteur gracieux, lequel, dans ce mariage spirituel, a pris possession d'elle, lequel la brûle et consomme d'un feu si suave et si doux qu'il n'est pas possible de le décrire. Il lui fait chanter un épithalame continuel, de la façon et manière qu'il lui plaît. Les livres ni la studiosité ne peuvent apprendre ce langage qui est tout céleste et divin. Il vient du doux air des embrassements mutuels de ce Verbe suradorable et de l'âme, qui, dans les baisers de sa divine bouche, la remplit de son Esprit et de sa vie; et cet épithalame est le retour et les revanches de l'âme vers son bien-aimé Époux.

XXIII. — Dans le mariage spirituel, l'âme a entièrement changé d'état. Elle avait ci-devant été en une tendance continuelle et attente de cette haute grâce, qu'on lui faisait voir de loin, en lui faisant expérimenter les dispositions et préparations pour la recevoir. Maintenant, elle n'a plus de tendance, parce qu'elle possède Celui qu'elle aime. Elle est toute pénétrée et possédée de lui. Ce sont

des caresses, ce sont des amours, qui la consomment et la font expirer en lui, en souffrant des morts plus douces (1), mais c'est la douceur même que ces morts. Je m'arrête à penser si je pourrais trouver quelques comparaisons dans la terre; mais je n'en trouve point qui puisse me servir pour dire ce que c'est que les embrassements du Verbe et de l'âme, laquelle, quoiqu'elle le connaisse grand Dieu, égal à son Père, éternel, par lequel toutes choses ont été faites et subsistent en l'être, elle l'embrasse et elle lui parle bouche à bouche, se voyant agrandie à cette dignité que le Verbe est son Époux et elle son épouse, et lui dire (2) : « Vous êtes mon moi, vous êtes mon mien. Allons, mon Époux, dans les affaires que vous m'avez commises. » L'âme n'a plus de désirs, elle possède le Bien-Aimé. Elle lui parle parce qu'il lui a parlé, et ce qu'elle parle, ce n'est pas son langage qu'elle parle. Elle entre dans les affaires, pour, en tout et partout, ensuite des connaissances qu'il lui en donne et communique, rechercher sa gloire, et faire qu'il règne, Maître absolu de tous les cœurs.

Elle redouble ses pénitences et se consomme dans les actions de charité du prochain, se faisant toute à tous pour les gagner à son Bien-Aimé. Je me voyais quelquefois avec une troupe d'hommes, serviteurs de mon frère, et me mettais en table avec eux, et, étant seule avec vingt ou environ de ces bonnes gens, selon le nombre qu'ils se rencontraient, venant de la campagne, pour avoir le moyen de les entretenir en ce qui concernait leur salut, et eux me rendaient familièrement et simplement compte

(1) *Morts plus douces.* Comparatif pour superlatif relatif. Entendre comme s'il y avait : *les morts les plus douces.* Cet usage de l'ancienne langue s'est perpétué jusqu'à l'âge classique.

(2) Tour elliptique. Le sens est : Se voyant agrandie à la dignité d'épouse (et par suite à la capacité de) lui dire.

de leurs actions, s'entr'accusant les uns et les autres des fautes qu'ils avaient faites, lorsque, par oubliance, ils omettaient quelque chose. Je les assemblais quelquefois pour leur parler de Dieu et leur enseigner comme il fallait garder ses commandements. Je les reprenais franchement et de sorte que ces pauvres gens m'étaient soumis comme des enfants. J'en ai fait relever du lit qui s'étaient couchés sans avoir prié Dieu. Ils venaient à moi à recours en tous leurs besoins et surtout en leurs maladies, et pour les remettre en paix avec mon frère lorsqu'ils l'avaient mécontenté. J'avais une grande vocation à tout cela et de les gouverner en leurs maladies. J'en avais quelquefois partie d'arrêtés. Il semblait un hôpital duquel j'étais l'infirmière. Et en toutes ces actions, il m'était avis que c'était à mon divin Époux. J'avais une agilité du corps, en sorte que tout m'était rendu facile en ce sentiment. En faisant les lits des malades et des sains, j'étais contrainte quelquefois, mais presque continuellement, de céder au toucher que Celui qui possédait mon âme me donnait pour soulager les fatigues auxquelles je m'étais réduite pour son amour. Je me prosternais en terre pour le caresser en m'humiliant, estimant qu'il m'obligeait infiniment de me donner des occasions de lui rendre quelques petits services. En ces actions basses, dans lesquelles je trouvais un trésor, il continuait et redoublait ses caresses. Je m'enfermais lors, de peur d'être rencontrée, et, comme son excès dans mon âme me brûlait d'un feu qui étouffait mes soupirs, je lui parlais vocalement et pour exhaler ce feu, et j'étais contrainte de lui dire : « O mon Amour, je n'en puis plus! Laissez-moi un peu, mon Bien-Aimé! ma faiblesse ne peut porter vos excès ; ou ôtez-moi la vie, car vos amours me font souffrir ce dont une âme enfermée en prison n'est pas capable. » J'expérimentais qu'il se plaisait à ce que je disais, car c'était son Esprit qui ne me permettait pas de me taire.

XXIV. — En cet état d'oraison, l'esprit étant entièrement abstrait des choses d'ici-bas, il s'en' ensuit une extase amoureuse en l'amour de la seconde Personne divine. Ce qui fait que la nature demeurant sans soutien pâtit et porte le faix des travaux ordinaires seule, et celui de ce que la partie suprême ne fait non plus de cas de lui (1) que s'il était son ennemi mortel et son plus grand obstacle qui la retient et l'empêche de s'envoler dans le séjour de son Bien-Aimé, libre de la vie mortelle, où elle ne pourra plus le perdre.

Mais, pour être perdue éternellement dans son sein, elle tend d'être séparée, quoiqu'elle soit dans les amours de ce divin et suradorable objet, car ses divins embrassements ont de petits intervalles du dormir et des affaires, qui font comme de petits nuages, qui, poussés par un grand vent, passent sous le soleil, qui font de petits ombrages. Enfin les nécessités du corps font à la dérobée de petits entre-deux, lesquels, si courts qu'ils puissent être, sont une espèce de martyre à l'âme, qui ne peut être un moment séparée des embrassements ni de la vue de son Bien-Aimé. Mais, le plus grand empêchement de tout c'est le sommeil, quoique court, ce qui fait dire à l'âme : « Eh! mon Bien-Aimé, quand ne dormirai-je plus? » Tout éveillée que j'étais, — je couchais sur mon cilice, — je chantais à mon divin Époux un cantique que son Esprit me faisait produire, capable de fendre mon cœur s'il ne m'eût soutenue d'une façon extraordinaire, et mon corps étant grandement fatigué, j'étais contrainte de dire : « Mon divin Amour, je vous prie de le laisser un peu dormir, à cette fin qu'étant reposé, il vous serve demain de nouveau, puisque vous voulez qu'il vive. » Et puis, il dormait un peu. Ensuite, au moment de mon réveil, je

(1) *De lui*, c'est-à-dire du corps qui est le sujet psychologique.

rentrais dans l'actuel amour que le sommeil m'avait dérobé : « Hélas! mon cher Amour, disais-je, quand ne dormirai-je plus? Il faut commencer de châtier mon corps. » Je sortais de dessus ma dure couche, et mettais une haire ou un instrument de mortification. Lorsque ce divin Époux m'emportait si fortement dans le gros de mes affaires temporelles, je lui disais : « Mon Bien-Aimé, laissez-moi expédier cette affaire, et puis je vous embrasserai à mon aise, car mon âme se veut laisser consommer dans vos chastes et purs embrassements. » Si je pensais prendre un livre, lors l'Amour m'absorbait; il me le fallait quitter pour demeurer dans l'Amour même qui me liait, en sorte que je ne pouvais porter d'autre impression que la sienne. Parfois, je lisais un peu, nommément quand j'étais contrainte de demeurer dans la salle de mon frère, où il entretenait quelqu'un et que j'attendais l'issue de l'entretien pour vaquer à quelque affaire. Cela cependant me faisait violence et me blessait la tête, parce que j'arrêtais le commerce intérieur, car le combat d'esprit contre esprit, dans l'état que je portais, est violent. Ce que je lisais était beau. Selon mon inclination, j'eusse voulu y penser et m'y arrêter, et l'Esprit qui m'occupait en lui m'emportait. Je m'efforçais cependant de lire, parce que c'était une sainte occupation, — d'autre côté, j'avais de grandes inclinations de suivre les traces ordinaires des âmes dévotes, estimant que c'était le plus sûr chemin, et c'était une des choses qui me faisait faire telle violence, — et que, devant le monde, j'aimais mieux, lorsque je ne pouvais pas prendre un ouvrage pour occuper mon extérieur, prendre un livre que de donner à connaître que je faisais ou pâtissais l'oraison. Il n'en était pas ainsi dans les affaires du tracas où, en apparence, ceux qui me voyaient croyaient que je m'employais toute, parce que mon corps qui prenait un peu l'air là-dedans, portait une

façon dégagée et expéditive, et mon esprit était plus libre parce que mon corps était occupé.

Voilà comme j'étais en ces deux sortes d'actions. Mais lorsque je me pouvais séparer, mon esprit avait son compte, ne se mettant point en peine du corps ni de sa posture, n'étant vue que de mon céleste Époux, qui savait bien que je ne pouvais faire autrement. J'avais beaucoup de peine à faire des prières vocales. Dès que je commençais mon chapelet, entendant la signification des paroles, mon esprit s'emportait à Dieu. Il me le fallait quitter ou le dire, dans l'occasion, à diverses reprises. Il en était ainsi de l'Office de Notre-Dame; sinon, lorsque j'étais à la campagne, à l'écart, je le chantais : ce chant me soulageant et me donnant air, je le récitais, toutefois cela était rare. Pour me soulager, je regardais quelquefois les champs et verdures. Cependant mon épithalame se continuait avec mon divin Époux de tout autre chose que de ce que je regardais; mais c'était que j'amusais ainsi la partie inférieure pour ensuite qu'elle servît à l'esprit et qu'à l'heure elle ne lui nuisît pas.

XXV. — L'âme ne vivant donc plus en elle-même, mais en Celui qui la tient toute absorbée en ses amours, pâtissant sans cesse cette extase amoureuse, se trouve tantôt mue par l'Esprit-Saint qui la possède, tantôt languissante, tantôt en suspension. Il la mène où il veut sans qu'elle lui puisse résister, car sa volonté est sa captivité, et en sorte sa captive qu'alors que, je ne sais par quelle inclination secrète ou inadvertance, quelque objet le veut arrêter, au même moment, ce divin Esprit, jaloux de ce qu'il veut la posséder, la ravit à soi, et, par sa divine motion, lui donne une activité amoureuse qui lui fait chanter ses amours. Depuis ce temps-là, j'ai lu le *Cantique des cantiques* dans l'Écriture sainte. Je ne puis rien dire qui y ait plus de

rapport, mais le fond expérimental fait bien d'autres impressions que ce que les paroles sonnent. C'est un sens qui porte un nourrissement divin que la langue humaine ne peut exprimer, une privauté et hardiesse, des revanches, des rapports et des retours d'amour inexplicables de l'âme dans le Verbe et du Verbe dans l'âme. Lorsque l'occasion m'obligeait d'aller en la maison des champs, mon esprit était grandement satisfait de se voir libre de l'importunité du grand tracas, et lors, étant dans le silence, le divin Époux me faisait expérimenter un nouveau martyre dans ses touches et embrassements amoureux, me tenant plusieurs jours de suite sans me permettre un respir ni aucun retour. Je portais l'effet de ce que dit saint Paul : *La parole de Dieu est efficace ; elle divise l'âme d'avec l'esprit, elle pénètre jusqu'au fond des moelles.* En ce sens, cette efficacité est vraiment un glaive qui tranche et purifie d'une purification de flammes. Je m'arrête de ce qu'il faut que je dise des termes comme cela ; mais je ne vois rien de plus significatif en cette souffrance d'esprit par l'Esprit du suradorable Verbe divin. En cette souffrance, il mettait une plénitude en moi plus dure à supporter à la nature que toutes les souffrances d'une mort très cruelle. Je prenais ma course pour me distraire; mais c'était mon corps. Sans réflexion, j'allais dans les allées du bois ou des vignes, comme insensée, et après, me ressouvenant de moi-même, par l'esprit il abattait le corps qui se laissait tomber où il se trouvait. Si j'eusse pu parler dans mon activité amoureuse, d'ordinaire cela m'eût soulagée, mais j'étais captive de toutes parts. Il n'y a rien à faire qu'à souffrir la divine maîtrise de la sacrée Personne du Verbe. L'âme, en souffrant, aime d'un amour fixe, qui lui est infus. Elle voit néanmoins bien qu'elle aura son retour par la privauté dont elle a été anoblie, mais en son état souffrant, il n'est pas temps. En son regard fixe, elle veut

la souffrance, parce qu'elle ne peut vouloir que ce que le Bien-Aimé veut et fait en elle par son amoureuse Loi.

XXVI. — Ensuite de cette souffrance, en un moment, l'âme est rendue libre. La plénitude que le suradorable Esprit du Verbe a mise en elle, qui ne sont que ses feux et ses flammes, par une autre souffrance, elle les lui renvoie comme autant de flèches et elle s'écrie : « O Amour, tu t'es plu à me martyriser; il faut que j'aie ma revanche en te faisant les mêmes blessures que celles que tu m'as fait souffrir. Mais encore, si par tes plaies tu eusses enlevé mon âme, la délivrant de sa prison, tu m'eusses fait plaisir, mais tu ne m'as laissé vivre que pour souffrir ces traits aigus et brûlants. Or, sus, il faut que je me venge! » Alors il semble que des foudres partent du cœur pour se lancer dans son Bien-Aimé, et ce sont les mêmes qui par un retour réciproque vont fondre en lui. Après quoi, l'âme devient par une autre souffrance toute en langueur et se trouve pâmée sur le sein de son Bien-Aimé et comme agonisante en lui.

Qu'est-ce qui pourrait exprimer cet amoureux commerce? Je ne dis rien, quoi que je puisse dire, qui en approche. Sans ces petits relâches que l'activité amoureuse donne à l'âme, pour exhaler un peu ce qui est au dedans de la plénitude du Bien-Aimé, ces excès tueraient le corps, car il n'est pas imaginable combien l'esprit lui fait violence. Ce n'est pas que l'activité amoureuse, à laquelle il n'a nulle part en aucun de ses sens, ne lui soit insupportable, mais c'est le moindre de ses maux, car il ne porte qu'une privation et le sentiment des pénitences et non cette souffrance dont j'ai parlé ci-dessus. Mais ce qui la soulageait, comme je l'ai déjà dit, c'étaient les actions extérieures avec le prochain : c'était une viande qui lui était propre, quand il eût fallu passer les nuits; et en effet, il

m'en fallait passer une grande partie pour la charité, et en après, à me discipliner. Maintenant, je ne puis comprendre comme je pouvais faire ni trouver les moyens parmi une si grande famille, comme l'était celle de mon frère. J'allais partout sans chandelle, me mettant peu en peine d'être vue ou entendue. La cave, les greniers, la cour, l'écurie pleine de chevaux, étaient mes stations. La nuit, je me mettais en danger de me blesser. J'étais aveugle à tout. Pourvu que je trouvasse lieu à me cacher, ce m'était assez. Mon frère me disait parfois des paroles en riant qui me pouvaient donner sujet de croire qu'il savait quelque chose de mes pénitences; mais, prenant cela pour récréation, j'étais aveuglée et insensible à tout, n'entendant qu'à donner contentement à mon céleste Époux qui demandait de moi l'obéissance à son attrait. Et il m'a si bien gardée que je n'y rencontrai jamais aucun homme. Seulement, en deux occasions, une servante me surprit, entrant dans la chambre, où elle vit la table et les bancs sur lesquels je couchais et ma haire. Je crois qu'elle le dit à mon père et à ma sœur, qui eurent la prudence de ne m'en point parler ensuite, car ils aimaient le bien et l'avaient en estime et admiraient les moindres petites choses.

XXVII. — D'autres fois, j'expérimentais que le suradorable Esprit de Jésus voulait faire une séparation du mien d'avec le corps. Cette opération est une chose si épouvantable à la nature que, si elle durait trois jours en son effort, il faudrait mourir. Car mon esprit voulait suivre cet Esprit-Saint qui semblait vouloir l'emmener avec soi, et le pauvre corps souffrait la violence de l'esprit qui le voulait quitter, expérimentant une certaine division qui le mettait dans une solitude affreuse. Elle m'était bien plus pénible lorsque j'étais en solitude qu'en l'actuel emploi.

L'esprit, en cet état, a son avantage sur le corps, étant content de sa séparation, et ne voudrait jamais être dans sa prison, dans la jouissance du bien qu'il possède, qui est une chose au delà de tout sentiment. Il ne se soucie pas de ce que souffre son adversaire, duquel il ne voudrait jamais approcher. Je n'aurais jamais cru ce qui se passe en cet élèvement ou suspension d'esprit si je ne l'avais expérimenté.

Enfin, j'en étais tirée par la douceur de l'union de la sacrée Personne du Verbe qui, par écoulement, mettait une sérénité en la partie inférieure, qui la tirait de sa langueur, et en cela, toute mon âme expérimentait tout ce que dit l'Épouse aux Cantiques : *Mon âme s'est toute fondue d'amour lorsque mon Bien-Aimé a parlé.* Puis, je retournais dans un autre état d'union qui causait l'activité amoureuse et les privautés suaves avec ce divin Époux, qui ne laissait pas la partie inférieure, quoiqu'elle n'y participât point par sentiment ; mais elle en était soutenue par une voie secrète qui la faisait subsister. Il ne se peut dire combien il y a de ressorts en ces voies de l'esprit, car il n'est pas possible autrement, surtout étant en un continuel amour actuel, dans lequel, l'Esprit de Dieu découvre et se plaît de manifester à l'âme, son épouse, ses richesses et magnificences divines. Et il est vrai qu'il la poursuit sans se séparer d'elle, comme étant pressé de la faire jouir de tout ce qu'il possède. Cette âme lui dit : « Mon Bien-Aimé, vous êtes ravissant. Vous me poursuivez sans cesse. Il semble que vous n'ayez que moi à aimer et à pourvoir. » Et lors, comme il se plaît infiniment à ce que l'âme poussée par lui-même, lui dit, il redouble ses divins excès, de sorte que c'est une source inépuisable qui, sans finir, se va dégorgeant en l'âme, qui est un ruisseau qui, semblablement sans fin, recoule dans sa divine source pour s'y perdre, en sorte qu'elle-même semble être son Bien-Aimé, dans les rapports d'esprit à esprit.

L'on croira peut-être que j'exagère. J'avoue bien que je n'ai pas des dictions propres, mais pour les grands excès de miséricorde d'un si grand et bon Dieu dans mon endroit, dans les communications qu'il lui a plu faire à mon âme, il n'y a langue humaine qui le puisse exprimer. Mais quoi que je dise des rapports d'esprit à esprit et des submergements dans cet abîme, quelque perte de moi-même en lui, quelques communications les plus intimes, mon âme a toujours connu qu'elle était le rien à qui le Tout se plaisait de faire miséricorde, parce qu'il n'a acception de personne, et j'ai toujours cru et vu, dans les mêmes impressions, le néant de la créature, étant bien aise d'être ce néant et que ce grand Dieu fût tout. Et, dans mon activité amoureuse, c'était un de mes cantiques que de lui dire : « Mon chaste Amour, c'est ma gloire que vous soyez le Tout et que je sois le rien. Vous en soyez béni, ô mon Amour! » Ces sentiments de ma bassesse m'ont donné quelquefois des craintes, vu la proportion (1) de deux choses si opposées. Comme j'en entretenais mon divin Époux, il me signifia par paroles intérieures : « Je veux que tu me loues et chantes mes louanges, comme les Esprits bienheureux me louent dans le ciel. » Cette réponse m'assura et l'efficacité en ensuivit, parce que mon âme chantait en son épithalame qui était sans cesse : « Vous soyez béni, ô mon Amour, ô mon Dieu, ô mon Dieu! Vous soyez béni et glorifié, ô mon doux Amour! » Et cela ne se changeait point continuellement que dans les intervalles des nouvelles grâces, desquelles ensuite je retournais à mon cantique. J'avais 28 à 29 ans en ce temps-là.

(1) *Proportion* dans le sens de disproportion, si même, par suite d'une confusion ou d'une inadvertance, il n'est pas pour ce mot.

Conclusion

XXXII. — ..... L'état d'union auquel j'étais pour lors tenait même l'âme en silence au regard de l'amoureuse activité, de laquelle j'ai ci-devant parlé. Et l'âme est comme une personne qui sortirait du combat, auquel (1) on donnerait un lit de fleurs odoriférantes pour se reposer. Cette comparaison est impropre, mais je n'en ai point qui ne le soit davantage. Elle est donc en ce repos adhérente aux douces impressions de l'Esprit du sacré Verbe Incarné, qui la dispose à choses grandes, desquelles il ne lui découvre pas le secret, et l'âme ne veut pas savoir davantage que ce que ce divin Esprit lui fait entendre. Elle ne peut qu'aimer.....

XXXIII. — Dans l'union susdite, je voyais bien que la divine Majesté disposait mon âme à quelque chose de grand, et familièrement je disais à mon Époux : « Qu'est-ce que vous me voulez faire, mon Bien-Aimé? Faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Vous charmez mon âme en sorte qu'à peine le puis-je supporter. » Je fus trois jours en attente de ce qu'il voulait faire et à lui parler de cette disposition.

Un jour, à l'oraison du soir, au même moment qu'on eut donné le signal pour commencer, j'étais à genoux en ma place du chœur, un soudain attrait ravit mon âme. Lors, les trois Personnes de la très sainte Trinité se manifestèrent de nouveau à elle, avec l'impression des paroles du suradorable Verbe Incarné : *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera; nous viendrons à lui et nous ferons une demeure chez lui.* Cette impression portait les effets de ces divines paroles et les opérations des trois divines Per-

(1) *Auquel.* Syllepse du genre fréquente au XVII^e^ siècle.

sonnes en moi, plus éminemment que jamais; et elles me les donnèrent à connaître et à expérimenter dans une pénétration d'elles à moi. Et la très sainte Trinité, en son unité, s'appropriait mon âme comme une chose qui lui était propre et qu'elle avait rendue capable de sa divine impression et des effets de son divin commerce (1).

En ce grand abîme, il m'était signifié que je recevais lors la plus haute grâce de toutes celles que j'avais reçues au passé, dans les communications des trois divines Personnes. Cette signification était plus distincte et intelligible que toute parole, en cette sorte : « La première fois que je me manifestai à toi, c'était pour instruire ton âme dans ce grand mystère; la seconde fois, c'était à ce que le Verbe prît ton âme pour son épouse; mais à cette fois, le Père, et le Fils et le Saint-Esprit se donnent et communiquent pour posséder entièrement ton âme. » Et lors l'effet s'en ensuivit, et comme les trois divines Personnes me possédaient, je les possédais aussi dans l'amplitude de la participation des trésors de la magnificence divine. Le Père Éternel était mon Père; le Verbe suradorable, mon Époux, et le Saint-Esprit, Celui qui par son opération agissait en mon âme et lui faisait porter les divines impressions.

En toute cette opération, je me voyais le néant et le rien que ce grand Tout choisissait pour porter les effets de ses grandes miséricordes. Je ne pouvais dire autre chose que : « O mon grand Dieu! O suradorable Abîme Je suis le néant et le rien! » Et lors m'était répondu

(1) Marie a écrit à ce même sujet dans sa *Relation* de 1633 : « Comm les autres fois je me sentais ravir l'âme par la Personne du Verbe ici, toutes les trois Personnes de la très sainte Trinité m'absorbèren en elles, de sorte que je ne me voyais point dans l'une que je ne m visse dans les autres. Pour mieux dire, *je me voyais dans l'Unité e dans la Trinité tout ensemble.* »

« Encore que tu sois le néant et le rien, toutefois tu es toute propre pour moi. » Cela me fut répété plusieurs fois, à proportion de mes abaissements ; et plus je m'abaissais et plus je me voyais agrandie, et mon âme expérimentait des caresses qui ne sauraient tomber sous la diction humaine. Ah! qui est-ce qui pourrait dire l'honneur avec lequel Dieu traite l'âme qu'il a créée à son image, lorsqu'il lui plaît de l'élever dans ses divins embrassements? C'est une chose si étonnante, eu égard au néant et au rien de la créature, que si, par la douceur et tempérament de l'Esprit du même Dieu, cette âme n'était soutenue, elle serait réduite à néant pour n'être plus. Je ne puis m'exprimer autrement.

Toute cette grande impression et opération se passa en demi-heure. Je me trouvai appuyée sur ma chaire. J'eus assez de liberté pour dire Complies au chœur en portant l'impression que les écoulements et embrassements divins avaient faite en mon âme, qui était toute liquéfiée là-dedans (1).

(1) Ce ravissement représente le point culminant des grâces extraordinaires de Marie de l'Incarnation.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

La Vie Missionnaire

Les grandes Fêtes Missionnaires de Lisieux

A l'occasion de la pose de la première pierre de la nouvelle Basilique dédiée à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, de grandes Fêtes Missionnaires furent organisées à Lisieux du 15 au 30 septembre dernier. Par l'intermédiaire de l'*Agence Fides* — dont on peut voir la grande utilité dans des circonstances comme celle-ci — la Presse fut renseignée avec précision sur ces diverses manifestations. Mais il peut être utile d'indiquer à leur propos quelques réflexions que, spectateur ému et reconnaissant, nous nous sommes faites à Lisieux.

D'abord il convient de féliciter l'Œuvre de la Propagation de la Foi et son président, Mgr Boucher, d'avoir organisé aussi parfaitement un programme de fêtes d'une telle ampleur. Exposition, prédication, conférences avec projections, cinéma, séances musicales, processions, et enfin un important Congrès Missionnaire, tout concorda à faire de Lisieux pendant quelques jours une ville vraiment missionnaire, où l'attention de tous était attirée vers la nécessité et l'urgence de cet apostolat. Il faut se réjouir de ce que la propagande missionnaire rencontre des apôtres aussi dévoués et éclairés qui permettront de donner au mouvement missionnaire une impulsion profonde, et se réjouir aussi de ce que cette campagne de propagande, si intelligemment menée, ait abouti à de si beaux résultats.

Mais plus que le succès nous importe la forme de cet apostolat et ici aussi d'immenses progrès ont été réalisés. Car on l'a fait remarquer bien souvent, la propagande missionnaire

a parfois consisté à récolter des ressources financières et à apitoyer les braves gens sur les petits Chinois, les pauvres nègres, à retracer sous les couleurs les plus vives les horreurs du paganisme ou la simplicité des primitifs. Sans négliger certe les ressources financières indispensables au développement des Missions, les dirigeants de cette propagande missionnaires et en particulier l'Œuvre de la Propagation de la Foi recherchent avant tout à instruire l'opinion catholique de son devoir missionnaire, à faire connaître partout l'état actuel et les besoins de notre Église, en un mot à faire réaliser par chacun la vraie notion du Catholicisme. L'Exposition Missionnaire, si originale et si attrayante, est avant tout un moyen d'instruction, de formation et aussi, ce qui est si facile et si important, d'éveil des vocations. Certes il y aurait encore des progrès à faire et l'on pourrait présenter sous une forme plus directe et plus suggestive les grands problèmes missionnaires, l'état actuel de chacun des pays évangélisés et les besoins de leurs Missions, mais nous savons que les autorités responsables s'emploient à concilier la réalisation de cet idéal — déjà obtenue au Musée Missionnaire du Latran à Rome — avec les possibilités des diverses Congrégations Missionnaires. Si utiles pour la formation des visiteurs, les Expositions missionnaires sont bienfaisantes aussi pour les Missionnaires exposants : elles leur permettent de se rencontrer, de se parler longuement, d'examiner avec l'aide de chaque compétence certaines questions importantes ou angoissantes, aussi de se mieux connaître les uns les autres et de voir à côté de leur activité les initiatives des autres Congrégations comme l'intérêt général de l'Église ; enfin elles sont pour eux une occasion de contacts plus fréquents avec les Directeurs des Œuvres Pontificales ou autres et de cette collaboration sont déjà venus d'heureux résultats qui seront peut-être l'occasion d'une organisation régulière.

En même temps que l'Exposition, se tint durant quatre jours un Congrès Missionnaire, le premier de ce genre en France : il fut très réussi, sinon pour le nombre des assistants, du moins pour son organisation et pour sa méthode. Ce congrès avait pour sujet : L'épanouissement de la vie spirituelle dans les chrétientés des Missions. On ne saurait trop se réjouir qu'un pareil sujet ait été choisi comme thème de ce premier congrès car il ne pouvait y en avoir de plus for-

mateur ni de plus bienfaisant pour le public. Les diverses conférences contribuèrent très heureusement à redresser cette conception de l'apostolat missionnaire dont nous parlions plus haut et qui est contraire au véritable esprit chrétien.

Chacune des quatre journées portait sur : les catéchistes indigènes — le clergé indigène — les religieux et religieuses indigènes — les saints indigènes. Sans faire un compte rendu détaillé des 27 conférences qui eurent lieu, nous voudrions insister sur quelques-unes particulièrement intéressantes. S. G. Mgr Demange, des Missions Étrangères de Paris, vicaire apostolique de Taikou en Corée, présenta le rapport d'ensemble sur « la magnifique action du clergé indigène » : il montra comment dès le début les missionnaires se préoccupèrent de former un clergé indigène, comment leurs efforts sont encouragés et activés par les récentes décisions de S. S. Pie XI enfin comment le clergé indigène était l'avenir des Missions. Pourtant il fit une réflexion générale qui nous surprit assez : ce clergé indigène est excellent pour la conservation et la formation des chrétiens mais manque d'esprit apostolique pour la conversion des païens ; réflexion surprenante, disions-nous, que d'ailleurs Mgr Demange s'empressa de démentir pour son propre Vicariat, imité en cela par des missionnaires de Chine, du Japon, des Indes et d'Afrique. Alors que reste-t-il de ce jugement malheureusement généralisé car il se peut très bien que là-bas comme ici, certains membres du clergé se sont « embourgeoisés » comme dit l'un des assistants, mais il serait injuste de faire retomber sur tous cette apathie.

Deux rapports excellents montrèrent la grande valeur éducative des Œuvres de la Sainte Enfance et de Saint Pierre Apôtre qui contribuent excellemment à répandre partout l'esprit catholique, et leurs merveilleux résultats pour le développement du clergé indigène.

S. G. Mgr de Guébriant, supérieur général des Missions Étrangères de Paris, exposa la nécessité des Congrégations indigènes de religieux et religieuses contemplatifs en Extrême-Orient. Il nous fit cette remarque frappante qu'il préférerait apprendre la fondation d'un seul monastère contemplatif plutôt que la conversion de 10.000 païens. Il recommanda aussi vivement l'Œuvre Contemplation et Apostolat fondée par l'Abbaye de Saint-André et dont le double but est de faire adopter les pays de Missions par les monastères contemplatifs

et de provoquer la fondation de monastères contemplatifs dans les pays de Missions.

Le R. P. de Souza, Jésuite indien de Trichinopoly, présenta une étude très saisissante de l'esprit contemplatif dans l'Inde brahmanique. Par des citations ou des résumés suggestifs, il nous fit remarquer quel terrain favorable l'Inde présentait à la vie contemplative puisque déjà ses ascètes et ses mystiques, ceux du moins qui sont vraiment tels, arrivent à des sommets aussi sublimes et aussi semblables à nos propres mystiques. Ce sont aussi des études d'âmes, mais de religieuses catholiques noires que nous présenta le R. P. Aupiais, provincial des Missions Africaines de Lyon. Le R. P. Aupiais va prochainement publier, nous l'espérons du moins, deux biographies très touchantes et d'une simplicité vraiment prenante de jeunes religieuses dahoméennes : c'est la plus belle et la plus exquise démonstration des beautés de l'âme primitive et de ses tendances innées vers la contemplation : ces deux vies, auxquelles nous souhaitons comme lecteurs tous les amis de la *Vie Spirituelle*, charmeront et édifieront.

On peut en dire tout autant de l'ouvrage qui paraîtra bientôt chez Grasset sous la direction de M. Maurice Vaussard : *La légende dorée d'Outremer*, où des écrivains bien connus présenteront les figures si attachantes mais trop inconnues des saints et des martyrs des pays de Missions. Toutes les conférences de cette quatrième journée du Congrès consacrée aux saints indigènes furent très émouvantes, et en particulier celle de M. Georges Goyau sur cette belle figure d'Abba Ghebré Mickael, saint d'Abyssinie. Nous souhaitons vivement que, comme d'ailleurs toutes les conférences de ce Congrès mais tout particulièrement ces six dernières, elles soient bien vite publiées pour qu'elles fassent connaître au monde catholique le magnifique épanouissement du dévouement, de la vie contemplative, de la sainteté et du martyre dans les chrétientés, la plupart toutes jeunes, des Missions.

Paul Catrice.

La semaine de Missiologie de Louvain

Les *Obstacles à l'apostolat*, tel était le sujet de la Semaine de 1929. Ces obstacles sont innombrables : intellectuels, moraux, sociaux et souvent mêmes politiques. Il importe de les voir avec *précision*, pour chaque Église missionnaire, afin d'étudier *ensemble* le moyen de les surmonter : on comprend donc l'immense utilité de tels travaux, où de tous points de l'univers chacun apporte la lumière de son expérience.

Nous attirons l'attention sur un point que signale le *Bulletin des Missions* (juillet-octobre 1929, p. 501-502) : « On a côtoyé sans cesse le problème des relations entre l'Église et l'État, soit qu'il s'agisse des États dans lesquels se déploie l'œuvre missionnaire, ou de ceux qui ont, — ou cherchent à avoir, — une expansion industrielle et politique dans les pays de missions ; mais presque jamais, on n'est parvenu, au cours des discussions, à regarder calmement, en face, les besoins apostoliques que les rapporteurs avaient évoqués.

« D'où vint ce silence et, parfois, cette gêne ? — Lorsque le P. Overmans, S. J., fit remarquer très simplement que l'ignorance de la langue anglaise par certains missionnaires du Japon est considérée par les Japonais, très avides de connaître cette langue, comme une infériorité, aussitôt quelqu'un crut trouver dans ces paroles une attaque contre le rayonnement de la langue française. — Voilà un exemple très simple, très objectif, de l'état d'esprit que nous avons observé à plus d'une reprise.

« Dès lors, il devenait difficile d'aborder, à fortiori d'élucider, tant de questions qui se posent devant l'Église Missionnaire et cet « *obstacle* » apparaissait d'autant plus net que l'on ne pouvait mettre en doute le bon vouloir apostolique général, ce bon vouloir dont l'Écriture dit qu'en se perfectionnant il jette dehors toute crainte. »

Ici encore — ici surtout — il faut s'élever au-dessus des intérêts nationaux, pour atteindre le but magnifique de l'action missionnaire ; on ne trouvera la lumière qui délivre, et qui fait avancer, qu'en fixant ce grand idéal défini par Pie XI : par les missions créer des églises.

L'un des rapports les plus remarquables et les mieux

écoutés fut celui de Dom Pierre Célestin Lou Tseng Tsiang : nous en citons plus loin quelques passages significatifs.

Le rapport du P. Dubois sur Madagascar provoqua des discussions intéressantes. Que vaut-il mieux? Un gouvernement sectaire dans la métropole, mais tolérant en pays de mission? Ou bien un gouvernement colonial d'un pays protestant, indifférent, aux yeux duquel toutes les religions se valent? — Le P. Dubois préfère la première situation. On a fait remarquer qu' « en tout pays de missions, les non-chrétiens — ils sont un milliard — savent que celui qui souffle à la fois le chaud et le froid, d'après les pays et d'après les latitudes, n'est pas sincère » (Bul. des Miss., IX, 503). Traiter l'Église comme une puissance utile en terre barbare ou aux colonies, et nuisible en pays civilisé, l'avoir pour ennemie ici et la vouloir pour amie ailleurs, de la part d'une même puissance, c'est révéler l'hypocrisie la plus rebutante, et atteindre au vif, dans les consciences, le sens du vrai. Imaginerait-on un moyen plus sûr de ruiner le crédit tout ensemble de l'Église et de l'État? Ce pragmatisme insulte au caractère essentiel du catholicisme, qui n'est bon que pour cette raison qu'il est vrai, qui n'est fécond qu'étant divin.

On ne peut tout relever. Le rapport du R. P. Henri Charles, S. J., sur la Syrie, celui du R. P. D'Souza, Jésuite Indien, sur la littérature anglaise et l'indouisme, celui du R. P. Nicolas, Supérieur des Pères de Sion à Louvain, touchèrent également à des questions très actuelles. Le R. P. Rutten, Supérieur général de Scheut, exposa la situation religieuse en Chine.

Une vingtaine de pays avaient envoyé à la Semaine de Louvain missionnaires et missiologues. De tels travaux un sentiment se dégage : nécessité d'une coopération méthodique et étendue ; nécessité d'organiser rationnellement toutes les forces missionnaires dans le sens d'une collaboration universalisée. L'avenir est aux unions catholiques internationales capables de tendre, avec prudence et hardiesse, vers le but *unique*, dans ce sentiment que nous sommes tous les ouvriers d'une même œuvre, dévoués à fond à la tâche de Dieu notre Père. Il nous faut toujours voir ce vaste champ du paganisme, ces immenses terres à conquérir au Christ, ce milliard d'humains qui ne connaissent pas encore le nom de l'unique Sauveur.

Pour la lecture spirituelle

Bourdaloue moraliste (1)

Par son étude perspicace et très documentée sur Bourdaloue, Mme Byrne vient de rendre un grand service non seulement à la littérature française, mais à la spiritualité catholique. Elle n'a pas fait que remettre en lumière une des gloires du grand siècle, elle s'est fait l'écho d'une voix profondément apostolique et d'un véritable directeur d'âmes. Cet aspect de son étude — qui n'est pas, au demeurant, le seul intéressant — mérite d'être relevé, et c'est à ce titre surtout qu'il peut intéresser les lecteurs de cette revue.

Quatre parties dans cet ouvrage. La première est une reconstitution du milieu historique et répond à cette préoccupation : quel fut l'auditoire de Bourdaloue; quels furent aussi ses prédécesseurs et ses contemporains dans l'art oratoire. La seconde nous dépeint les influences qui s'exercèrent tour à tour sur l'enfant, le jésuite, le prédicateur, de la part de sa famille, de la Compagnie de Jésus, ou du commerce des hommes. La troisième et la quatrième partie, les plus importantes à notre point de vue, nous offrent une synthèse et relèvent les traits principaux de sa doctrine. « La piété étant le but suprême où le prédicateur veut conduire les âmes auxquelles il s'adresse, nous examinerons l'enseignement de Bourdaloue, les conseils qu'il donne aux âmes qu'il veut mener à la perfection de leur état, et nous définirons sa spiritualité... C'est une voix dans ce magnifique concert de spiritualité catholique » (p. 5). De cette spiritualité quelle est la note caractéristique, quel est le thème favori? Le culte du devoir. « Il voyait que la sainteté des saints est tout entière dans leur soumission à l'ordre de Dieu, que c'est en accomplissant les devoirs de

(1) *Bourdaloue moraliste,* par Ethna Byrne, Docteur ès lettres. Beauchesne, 1929.

leur état qu'ils sont devenus saints... Le plus parfait, c'est la soumission à l'ordre de Dieu, chacun selon son état et sa condition » (p. 473). Et c'est à cause de l'insistance avec laquelle Bourdaloue prêche cette vérité que Mme Byrne conclut à son actualité. « Par là, tout en étant très ancien, il est très moderne, et nous le lirons aujourd'hui avec profit » (p. 474).

Amener les âmes, avides de vérité et de direction, à la lecture réfléchie et assidue des œuvres de Bourdaloue, tel sera le premier résultat de cette étude. Ceci est à remarquer. N'y a-t-il point d'inconvénient à se mettre à l'école d'un prédicateur? Nullement, quand ce prédicateur a nom Bourdaloue. Chez lui ni les amplifications oratoires, ni la personnalité envahissante de l'orateur faisant écran entre l'âme et la doctrine. Ici, tout est probité, netteté, sagesse. Bourdaloue est un guide sûr et loyal, ennemi de toute position excessive, dans la vie morale et dans les voies de la perfection ; — comme Mme Byrne est un guide parfait dans la lecture de Bourdaloue. Au surplus, ce livre est plus qu'un guide, il est de fait une étude d'âme. Le cas de Bourdaloue n'est-il pas celui d'une âme qui s'est laissé façonner par un des courants importants de la spiritualité catholique : la tradition ignatienne? Rien de plus révélateur à cet égard, et c'est là que réside le secret de sa sainteté et de son génie. « C'est tout notre dessein : montrer que la prédication de Bourdaloue est celle d'un jésuite »... (p. 4). Et enfin, en attendant que les conclusions de Mme Byrne se confirment par un contact direct avec l'œuvre de ce maître, un des sérieux avantages de cette étude, c'est de constituer un important recueil de textes et de passages choisis et variés, qui la rendent réconfortante et lumineuse comme un traité de vie spirituelle.

« Allons en Bourdaloue »... comme disait Mme de Sévigné. Mais ne lui faisons pas l'offense de le prendre autrement qu'il se présente lui-même, en chaire, comme dans les cercles mondains, comme partout : en ambassadeur du Christ. « Nous faisons la fonction d'ambassadeurs au nom de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ » (p. 273).

Hyac. Maréchal, O.P.

Manuel d'Adoration du T. S. Sacrement (1)

Spécialement destiné aux Associés de l'Adoration nocturne à domicile, ce manuel (après une courte notice concernant cette association) donne dans une première partie les principes qui sont à la base de l'Adoration du T. S. Sacrement, d'après les Souverains Pontifes et les meilleurs auteurs; la seconde partie comprend un grand nombre de prières, et la troisième partie des programmes et méthodes. Enfin une quatrième partie intitulée : « Par Notre-Dame du T. S. Sacrement à Jésus-Hostie », unit la piété eucharistique à la dévotion à Marie.

Fr. S. Bézine, O. P.

Vers une vie réparatrice (2)

Dans le second volume, l'abbé Thône traite des moyens de réparer. Il traite son sujet en cinq chapitres : l'état de grâce, condition de toute réparation; le mérite, principe de toute réparation; l'amour, âme de toute réparation; la satisfaction, première application des fruits du mérite; la prière, deuxième application des fruits du mérite. Chaque chapitre comporte un exposé doctrinal, clair, précis, et une série de sujets de méditations se rapportant à la doctrine développée dans le chapitre. La doctrine est basée sur la sainte Écriture, sans qu'intervienne aucune discussion théologique.

Fr. S. Bézine, O. P.

L'Ange de l'Eucharistie (3).

Biographie, à peine ébauchée, et pieux souvenirs, agréablement choisis et entremêlés, de Jeanne-Marie Favre, de la

(1) L. Barret, S.M., *Manuel d'Adoration du T. S. Sacrement.* 1 vol. in-32 de XIV-228 pages. Téqui, Paris.

(2) Abbé Paul Thône, *Vers une Vie Réparatrice* (tome II). 1 vol. in-18 de 210 pages. 6 fr. 50. Desclée, De Brouwer et Cie, Lille.

(3) *L'Ange de l'Eucharistie (1891-1922)*, par Myriam de G. Desclée, 59 bis, rue Bonaparte, Paris.

société des « Filles de Saint-François-de-Sales ». Elle naquit à Rumilly (Haute-Savoie), « Rumilly mes délices »; et c'est un fleuron de plus au riche diadème du diocèse d'Annecy.

Marie Favre se consuma rapidement d'amour et de tuberculose. Ame victime, elle a laissé d'admirables exemples et d'admirables louanges de la souffrance réparatrice. « Bien sentir pour bien souffrir », était dans un sourire doux et mélancolique le cri d'amour de cette âme, sa plainte de victime, son désir d'hostie. « Oh ! continuait-elle pleine de son grand rêve, oh ! c'est dommage qu'on ne sente pas davantage. Et ses yeux, où se rencontraient alors tant de flamme et tant de limpidité, achevaient de dire que souffrir ne la faisait pas assez souffrir » (p. 97).

S. Ém. le Cardinal Mercier avait écrit une très belle lettre-préface à l'*Ange de l'Eucharistie*. Et Mgr Rossillon, évêque missionnaire aux Indes, souligna l'intention dominante de cette généreuse fille : pour les prêtres, pour les missionnaires.

Dans le rayonnement de l'Hostie (1).

C'est un livre pas cher. Et c'est joli, et solide. Le R. P. Marmoiton continue la série, *Pour l'Hostie*, que nous avons déjà signalée. Toute la doctrine de la communion précoce et fréquente, et toutes les difficultés de la communion précoce et fréquente, y passent, ou y passeront, en forme d'histoires, qui finissent toujours bien, de sorte que, dans cette heureuse collection, connaître une difficulté, c'est la résoudre, et c'est vaincre que d'entreprendre. Cette note romanesque, « nouvelles » et roman voisinent, n'est pas si accentuée que les jeunes lecteurs puissent en conclure : C'est du pas vrai. D'ailleurs nul n'ignore l'influence des histoires purement fictives dans l'éducation de l'automatisme intérieur. Les aventures policières suggèrent le crime. Les prouesses eucharistiques des Pascalet, des Lina, des Pierrot et autres héros du Père Marmoiton inspireront la vertu.

F. Gellé.

(1) *Dans le rayonnement de l'Hostie.* Récits et nouvelles par Victor Marmoiton, S.J. Éditions de l'Apostolat de la Prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse. In-12, 187 pp., illustré. 5 fr.

Lettres de direction (1)

Cœurs inquiets : c'est bien le titre qui convient aux lettre du R. P. Lippert traduites par Maria Gruter et adaptées pa le R. P. Hénusse. Ce sont des lettres de direction publiées e allemand sous le titre de : *von seele zu seele*, de l'âme à l'âm On y sent, en effet, une âme de prêtre, de guide pieux éclairé des âmes, qui se penche sur elles pour calmer leu inquiétudes. En tous les domaines ce prêtre apporte au âmes la solution de paix et d'amour. Ces conseils bien qu personnels seront utiles à beaucoup d'âmes, car le R. P. Lip pert s'élève aux principes pour résoudre les cas individuels.

A.-J. F.

L'Instituteur des instituteurs (2).

L'auteur raconte avec talent la vie héroïque de Jean-Bap tiste de La Salle, fondateur des Frères des Ecoles Chrétienne ce riche qui se fit volontairement pauvre pour se mieu dévouer au peuple, le sortir de l'ignorance, et lui assurer un éducation chrétienne. Cent ans avant la Convention, il con çut et réalisa l'idée d'ouvrir des écoles du type normal. C'e à ce titre qu'il mérite d'être appelé l'*Instituteur des instituteur* et qu'il a été l'objet des éloges non seulement de l'enseigne ment libre mais d'universitaires comme Duruy, Compayré Ferdinand Buisson.

L'ouvrage se termine par un exposé magistral de l'œuvr accomplie par les disciples du saint en France et dans l monde entier, où ils font rayonner notre civilisation chré tienne et française. Il se lit avec un intérêt soutenu ; en c livre tout est profit pour l'esprit et le cœur.

(1) *Cœurs Inquiets*, traduit de Pierre Lippert par Maria Gruter adapté par Th. Hénusse. 1 vol. de 199 pages. Éditions Beyaert, Bruge Dépôt à Paris : A. Giraudon, rue Notre-Dame-des-Champs.

(2) *Saint Jean-Baptiste de la Salle, l'Instituteur des instituteurs*, pa Fernand Laudet, de l'Institut.

Avec la permission des Supérieurs.
Imprimatur : † Carolus, episc. Versalien.

Le Gérant : E. Aubin. Imp. E. Aubin et Fils. — Ligugé (Vienne)

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XXI

OCTOBRE 1929-DÉCEMBRE 1929

Les Principes et la pratique

Dom E. Flicoteaux. — La messe des bergers 253
Prince Vladimir Ghika. — La sainte Vierge et le Saint-Sacrement 129, 233
F.-D. Joret. — Dieu contemplé dans son image 35
F.-D. Joret. — Sous le regard de Dieu. 152
B. Maréchaux. — Le salut par la prière 145
H. Petitot. — Le rosaire, école de haute contemplation. . . 5

Les Maîtres et les Modèles

E. Baumann. — Les martyrs coréens 56
Fr. Bruno de Jésus-Marie. — La mort de S. Jean de la Croix. 160
J. Dosda. — Les premiers disciples de S. Alphonse 74
J. Dosda. — Saint Gérard Majella 170, 297
R. Garrigou-Lagrange. — L'abbé Joseph-M. Girard 309
F. de Lanversin. — Le B^x^ Claude de la Colombière. . . . 185
C. Spicq. — Le peuple juif au cours de la captivité babylonienne. 274

Textes anciens

B. Lavaud. — L'obéissance religieuse d'après saint Ignace de Loyola 82
Marie de l'Incarnation. — Le mariage spirituel 316
S. Thomas. — Commentaire du « Pater » 212

Les Idées et les Œuvres

(Anonyme). — L'adoration nocturne à domicile 217
(Anonyme). — Le V° Congrès national de recrutement sacerdotal 226
P. Catrice. — Les grandes fêtes missionnaires de Lisieux . . 334
P. Lesourd. — Après les fêtes de saint Wenceslas. 223
P. Richaud. — Le problème des œuvres 115

Bibliographie

Fr. Amiot. — Mystères de gloire. La Transfiguration, la Résurrection, l'Ascension, la Pentecôte 123
L. Basset, S.M. — Manuel d'adoration du Très Saint-Sacrement. 342
E. Byrne. — Bourdaloue moraliste 340
Ch. Chouzier. — Ma vie de fils adoptif de Dieu 231
J. Dissard. — Un missionnaire de campagne : le P. François de Paule Tarin, S.J. 121
M. de G. — L'ange de l'Eucharistie 342
A. Galy, S.M. — L'ami des pécheurs 124
M.-S. Gillet, O.P. — Le credo des artistes 230
G. Goyau. — Avoir des prêtres. 122
G. Goyau. — La gloire posthume d'une mystique canadienne. 125
R.P. Henry, C.SS.R. — Le joug suave du Roi Jésus. . . . 232
A.-M. Jacquin. — Histoire de l'Église 228
C. Jéglot. — Jeanne d'Arc 123
V. Marmoiton. — Dans le rayonnement de l'Hostie 343
A. Novelli. — Vie de Pie XI 124
P. Thône. — Vers une vie réparatrice 342